

NOUVEAU JOURNAL  
*HELVÉTIQUE,*

OU

ANNALES LITTÉRAIRES  
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse!

*DEDIÉ AU ROI.*

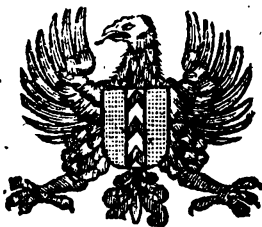
---

---

A O U T 1774.

---

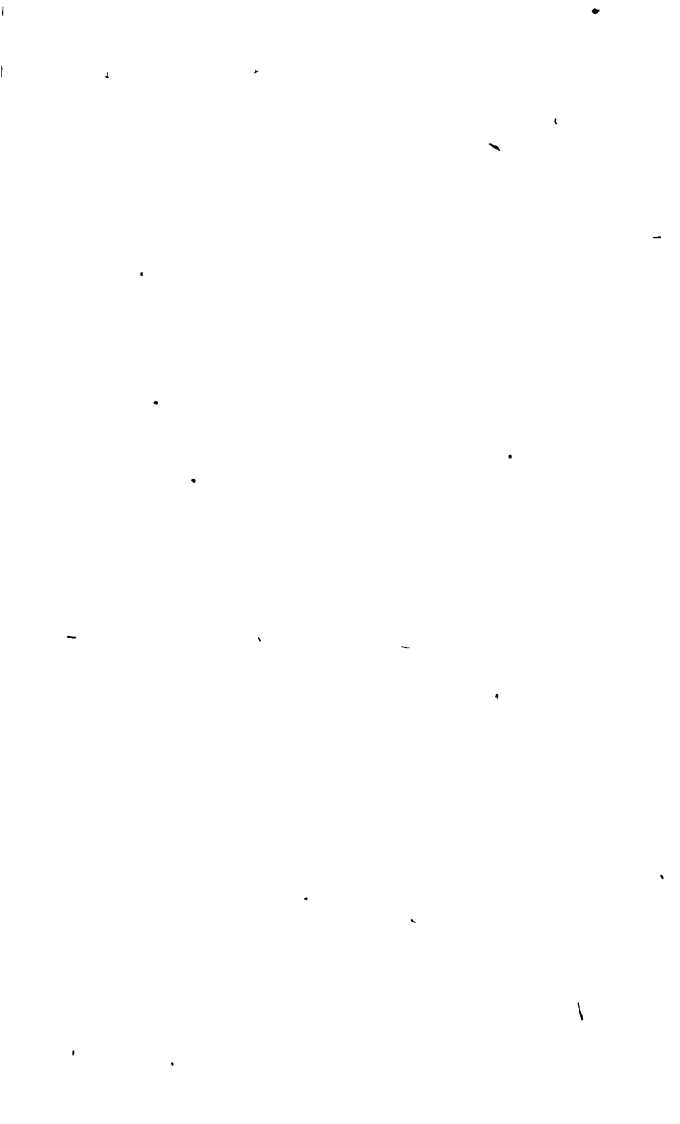
---



A NEUCHÂTEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL  
HELVÉTIQUE,

A O U T 1774.

PREMIERE PARTIE.  
ANNALES LITTÉRAIRES  
DE LA SUISSE.

I. *Relation des voyages autour du monde, &c.*  
4 vol. in-8°. Neuchatel, 1774. Suite.

**M**ONSIEUR CARTERET, auteur de la seconde relation contenue dans cet ouvrage, était à peine de retour du voyage qu'il venait de faire avec le commodore Byron, qu'il reçut ordre d'accompagner le capitaine Wallis, qui allait aussi entreprendre le tour du monde. Le *Swallow*, que montait M. Carteret, était si mauvais voilier, qu'il ne put suivre long-tems celui qu'il devait accompagner. Nous allons donner l'extrait de sa relation, comme nous l'avons fait le mois passé de celle du commodore Byron.

Le *Swallow* ayant mis à la voile le 22 août

A ij

1766, jeta l'ancre le 7 du mois suivant, dans la rade de Madere, où neuf des meilleurs matelots s'échappèrent du vaisseau pendant la nuit, & gagnèrent la côte à la nage, entièrement nus, & n'emportant que leur argent, qu'ils avaient enveloppé dans un mouchoir attaché autour de leurs reins; un seul d'entr'eux effrayé par la houle qui se brisait avec violence sur le rivage, était revenu en nageant, près du vaisseau, & avait été pris à bord; les huit autres ayant été arrêtés sur le rivage, on les conduisit en prison, d'où ils furent amenés au vaisseau. "Je fus charmé, dit M. Carteret, de voir le repentir sur leurs visages, & je fus intérieurement porté à ne point leur infliger une punition à laquelle ils semblaient disposés à se soumettre de bon cœur pour expier leur faute." Ces matelots sachant qu'ils entreprenaient un voyage dont personne n'était assuré de revenir, avaient voulu dépenser leur argent à boire de l'eau-de-vie, espérant de revenir avant qu'on se fût aperçu de leur évasion. Ce trait de clémence pénétra de repentir ces matelots; & dans tout le cours de ce voyage, ils rendirent les plus grands services avec un zèle qui servit d'exemple aux autres.

Le *Swallow* ne navigea pas long-tems avec le *Dauphin*, excellent voilier. M. Carteret fit mettre à l'ancre à la hauteur du cap

de la Vierge-Marie, où il vit les Patagons. Il en donna la description dans une lettre au Dr. Matty, imprimée dans le 66e volume des *Transactions philosophiques*. Elle se trouve conforme aux observations de MM. Byron & Wallis; ainsi nous ne reviendrons pas sur cet objet.

A la pointe sud-ouest de l'isle de Mafuero, on trouve de l'eau & du bois en abondance; mais il est si difficile d'y aborder, qu'il faut aller à la nage à terre, & y amarrer le bateau en dehors des rochers. Elle abonde en chevres, & sur-tout en poisson. "Nous y primes, dit M. Carteret, entr'autres, d'excellens merlans noirs, des *cavalies*, de la morue, des plies & des écrevisses: nous primes aussi un martin-pêcheur, qui pesait 87 livres, & qui avait 7 pieds & demi de long. Les goulus y sont si voraces, qu'en sondant, un de ces animaux mordit au plomb: nous le tirâmes au-dessus de l'eau; mais nous le perdîmes, parce qu'il rendit le plomb qu'il avait dans la bouche. Les veaux marins y sont si nombreux, que je crois sincèrement que si on en prenait plusieurs milliers dans une nuit, on ne s'en appercevrait pas le lendemain. Nous fûmes obligés d'en tuer une grande quantité, parce qu'en côtoyant le rivage, ils couraient continuellement contre nous, en faisant un bruit épouvantable. Ces

poissons donnent une huile excellente ; leur cœur & leur fressure sont très-bons à manger ; ils ont une saveur qui approche de celle du cochon , & leurs peaux forment la plus belle fourrure de cette espèce que j'aie jamais vue. On y trouve aussi plusieurs oiseaux , entr'autres , de très - gros faucons. „ Les gens de l'équipage y prirent dans une nuit 700 pintades.

L'histoire de la découverte des isles de la *Reine-Charlotte* fait connaître la prudence & les principes d'humanité qui guident M. Carteret dans les moindres actions de sa vie ; on aimera sur-tout à voir les moyens qu'il a employés pour gagner la confiance des habitans des différentes isles qu'il a découvertes ; ce n'est jamais qu'après avoir épuisé les procédés les plus honnêtes & la voie des présens ; qu'il repousse les hostilités de ces malheureux , abandonnés à la crainte , ou plutôt à leur férocité naturelle. Le scorbut ravageait l'équipage , & le vaisseau ne pouvait plus tenir la mer , à cause de son délabrement , lorsqu'on aperçut une pointe de terre. “ Le transport subit d'espérance & de joie , que cet événement nous inspira , dit notre voyageur , ne peut être comparé qu'à celui que ressent un criminel qui entend sur l'échafaud le cri de la grace. . . Nous vîmes bientôt les naturels du pays , qui étaient noirs , à tête

laineuse, & entièrement nuds. „ M. Carteret dépêcha sur-le-champ le maître du bateau, pour chercher une aiguade, & leur parler ; mais ils disparurent avant qu'il pût aborder. Sur le compte que le maître rendit des secours qu'on pouvait trouver dans cette isle, il y fut renvoyé le lendemain avec 15 hommes de l'équipage, dans un canot bien approvisionné, & des présens de verroteries, de rubans, & de quincailleries, pour gagner la bienveillance des insulaires ; mais cet officier subalterne suivit si mal les instructions & les conseils que son chef lui donna, qu'il irrita les naturels du pays, & en fut la première victime : ce détail est intéressant, & nous ne le passons qu'à regret : il nous menerait trop loin.

Les deux isles de Trévanion & d'Egmont, qui font partie des isles Charlottes, ainsi dénommées par le capitaine Carteret, semblent former du côté de l'entrée occidentale du lagon, une ville continue, dont les habitans sont innombrables ; dès qu'ils virent le bateau se détacher du vaisseau, ils envoyèrent plusieurs pirogues armées pour l'attaquer : celle qui s'en trouva le plus à portée, décocha ses fleches sur les gens du bateau, qui tirèrent alors une volée de coups de fusils, tuèrent un des Indiens, & en blessèrent un autre, qui fut mené dans le vaisseau ; mais le

chirurgien qui le pansa , ayant déclaré qu'il était blessé mortellement d'une balle à la tête, & qu'une autre balle lui avait cassé le bras, on le fit remettre dans sa pirogue ; & malgré son état , il rama jusqu'à la côte. C'était un jeune homme qui avait la tête laineuse , comme celle des negres , & une petite barbe ; ses traits étaient fort réguliers , & moins noirs que ceux des habitans de Guinée. Il était d'une taille moyenne , & entièrement nud , ainsi que tous les autres naturels du pays. Les Indiens qui habitent ces isles , sont extrêmement agiles , vigoureux , & actifs. Ils semblent aussi propres à vivre dans l'eau que sur la terre ; car ils sautent de leurs pirogues dans la mer , presque à toutes les minutes. Ils atteignent avec leurs fleches un but à une distance incroyable : elles ont une pointe de pierre ; une de celles qu'ils tirèrent contre le bateau , en traversa les planches , & blessa dangereusement à la cuisse un officier.

Nous recueillerons quelques traits d'histoire naturelle, qui regardent une anse à laquelle aborda le capitaine Carteret , & qu'il nomma l'*Anse anglaise* : il y croit au haut de l'arbre qui produit le coco , un chou blanc frisé , d'une substance remplie de suc ; lorsqu'on le mange crud , il a une saveur semblable à celle de la châtaigne ; & quand il est bouilli , il est supérieur au meilleur panais.

Notre voyageur le fit couper en petites tranches dans du bouillon fait avec des tablettes ; & ce bouillon , épaissi ensuite avec du gruau d'avoine , fournit à l'équipage un très - bon mets ; malheureusement , il faut abattre autant d'arbres qu'on veut emporter de ces choux. On trouva aussi dans cette contrée un grand arbre , qui porte un fruit assez semblable à la prune : il a un goût aigrelet & agréable , mais peu de chair , probablement faute de culture. Les muscadiers sont très - communs dans cette anse , dont le fruit , à la vérité , n'est pas des meilleurs , soit parce qu'il vient sans culture , soit parce qu'il est ombragé par d'autres grands arbres. " Je crois , dit notre voyageur , qu'il y a ici toutes les différentes espèces de palmier , avec l'arbre qui produit la noix de bétel , diverses sortes d'aloès , des cannes à sucre , des bambous , des rattans , & plusieurs autres arbres & arbrisseaux que je ne connais pas. Les bois sont remplis de pigeons , de tourterelles , de freux , de perroquets , & d'un grand oiseau à noir plumage , qui fait un bruit assez ressemblant à l'aboïement du chien , & de plusieurs autres que je ne puis nommer ni décrire. Nos gens ne virent que deux petits quadrupèdes , qu'ils prirent pour des chiens . . . Nous vîmes des mille-pieds , des scorpions , & un petit nombre de serpens de différentes espèces ;

mais point d'habitans. Nous rencontrâmes pourtant plusieurs habitations abandonnées ; & par les coquilles répandues dans les environs , & qui semblaient récemment sorties de l'eau , ainsi que par quelques morceaux de bois à moitié brûlés , & qui étaient des restes de feu , nous avons lieu de croire que des hommes venaient de quitter cet endroit lorsque nous y arrivâmes. Si l'on peut juger de l'état d'un peuple par celui de ses habitations, ces insulaires doivent être dans les derniers degrés de la vie sauvage ; car ils avaient pour demeure les plus misérables huttes que nous ayons jamais vues. „ M. Carteret prit possession de ce pays au nom du roi d'Angleterre, en faisant clouer à un grand arbre , une planche couverte de plomb , sur laquelle étaient gravées les armes de l'Angleterre , de l'Ecosse & de l'Irlande , le nom du vaisseau qui y était abordé , celui du commandant , le nom de l'anse , le jour de l'arrivée , & celui du départ de ce vaisseau.

Nous ne suivrons pas notre voyageur dans la découverte qu'il a faite d'un détroit qui partage en deux isles la terre appelée *Nouvelle-Bretagne*, ni dans la description de deux côtes & de plusieurs isles situées sur la route ; mais nous rapporterons ce qu'il y a de plus singulier dans la description des habitans de la Nouvelle - Irlande. “ Ces insulaires sont

noirs , & ont de la laine à la tête comme les negres ; mais ils n'ont pas le nez plat & les levres grosses. Nous pensâmes que c'était la même race d'hommes que les habitans de l'isle d'Egmont. Comme eux, ils sont entièrement nus, si l'on en excepte quelques parures de coquillages qu'ils attachent à leurs bras & à leurs jambes. Ils ont pourtant adopté une pratique sans laquelle nos dames & nos petits maîtres ne sont pas supposés être habillés complètement ; les cheveux ou plutôt la laine de leur tête étaient chargés de poudre blanche : d'où il suit que la mode de se poudrer est probablement d'une plus haute antiquité & d'un usage plus étendu qu'on ne le croit communément. Il est vrai que ces peuples l'étendent plus loin qu'aucun des habitans de l'Europe ; car ils poudrent non-seulement leurs cheveux, mais encore leurs barbes. Leurs têtes sont ornées de parures plus brillantes, & j'ai remarqué que la plupart attachaient au-dessus d'une de leurs oreilles, une plume qui semblait avoir été tirée de la queue d'un coq, &c. »

Après avoir presque touché à plusieurs isles , dont une seule en particulier pourrait former un grand royaume , mais qui ne sont habitées que par des peuples féroces qui se sont toujours opposés à l'abordage des Européens , M. Carteret passa aux *Isles de l'Ami-*

*rauté*, dont il nous donne la description : elles sont couvertes de la plus belle verdure ; les bois sont élevés & épais , entremêlés de clarières qui ont été défrichées pour des plantations , de bocages de cocotiers , & d'un grand nombre de maisons. Quelques jours après , il découvrit encore trois petites isles , dont les habitans étaient , pour ainsi dire , civilisés ; car aussi-tôt qu'ils apperçurent le vaisseau , ils y aborderent sans aucune défiance , & donnerent des cocos pour des morceaux de fer , dont ils faisaient le plus grand cas. Leur caractère est franc & ouvert : ils mangeaient & buvaient tout ce qu'on leur présentait ; ils allaient dans toutes les parties du vaisseau , & ils étaient très-familiers & très-gais avec l'équipage. Un d'eux ne voulut absolument pas quitter le bord du vaisseau ; mais il mourut en arrivant à l'isle de Célebes , dont il paraissait connaître toutes les productions.

Après avoir quitté Mindanao , M. Carteret trouva le passage du détroit de Macassar , dont il fait la description , & corrige en même tems plusieurs erreurs dans lesquelles sont tombés quelques navigateurs. Quoiqu'il n'y eût pas un seul homme de l'équipage qui ne fût attaqué du scorbut , il eut le bonheur de copier à fond un pirate qui voulait s'emparer de son bâtiment ; & tous les misérables qui étaient à bord , périrent. On apprit

dans la fuite , qu'il appartenait à un corsaire qui avait en mer plus de 30 bâtimens pareils.

Le gouverneur de Macassar, comptoir hollandais, ne voulut jamais permettre au Swallow , quoique vaisseau de guerre anglais, de débarquer une partie de son équipage, qui périssait de maladie , sous prétexte d'une convention faite avec différens princes naturels du pays, qui le défendait, & lui enjoignait d'y tenir la main. On ne saurait lire ce récit sans la plus grande indignation : après lui avoir vendu quelques rafraîchissemens, on le fit accompagner par deux hommes jusqu'à Bonthain , où l'on acheta quelques provisions , sans le secours desquelles tout l'équipage aurait péri : néanmoins , M. Carteret n'y fut guere mieux reçu qu'à Macassar. Il ne fut pas plus heureux à Batavia , où il demanda la permission de faire radoubier son vaisseau , qui en avait le plus grand besoin : après bien des difficultés , on consentit que le radoub se ferait à Onrust , où un des vaisseaux de la compagnie hollandaise l'accompagna , chargé de l'équipement.

“ Le gouverneur, quoiqu'au service d'une république , a un état plus imposant , à certains égards , qu'un souverain d'Europe. Lorsqu'il sort, il est suivi par un détachement de gardes à cheval , & son carrosse est précédé

## 14 JOURNAL HELVETIQUE.

par deux noirs qui lui servent de coureurs , & qui portent chacun à la main un bâton avec lequel ils n'ouvrent pas seulement un passage , mais frappent encore durement tous les naturels du pays , & les étrangers qui ne rendent pas à son excellence l'hommage qu'on attend des personnes de tous les rangs. Presque tous les habitans de Batavia entretiennent une voiture ressemblante à nos carrosses , mais ouverte par-devant , traînée par deux chevaux , & conduite par un homme assis sur un siege : quiconque se trouvant en voiture , rencontre le gouverneur à la ville , ou sur une route , doit se ranger de côté , descendre , & faire un très-profond salut quand celle de son excellence passe. Les membres du conseil exigent aussi un autre hommage très-mortifiant : quiconque rencontre leur carrosse , est forcé d'arrêter le sien ; & quoiqu'il n'en descende pas , il doit s'y tenir debout , & faire la révérence. Ces magistrats sont précédés d'un noir avec un bâton , & personne ne peut passer devant celle du gouverneur. „ M. Carteret ne voulut point se soumettre à cet usage , étant honoré d'une commission particulière de S. M. Brit. Pendant près de quatre mois de séjour qu'il fit à Batavia , pour le radoub de son vaisseau , il ne vit que deux fois le gouverneur : il ne lui fit jamais la politesse de lui offrir le moindre

rafraîchissement ; il ne l'invita pas même d'aller dans son hôtel, quoiqu'il l'eût rencontré la seconde fois, se promenant sur la place.

A l'isle de Sainte Hélène, le capitaine Carteret fit débarquer le soir un petit nombre d'hommes, pour retourner quantité de tortues qu'on avait apperçues, & qui, selon les apparences, devaient venir sur la côte pendant la nuit ; on en prit 18, qui pesaient 4 à 600 livres chacune, & remplissaient toute l'étendue du tillac. Comme cette isle n'est point habitée, les vaisseaux qui y touchent, ont coutume de laisser dans une bouteille, une lettre qui renferme leur nom, leur destination, la date de leur arrivée, & autres détails semblables.

Quelques jours après avoir quitté cette isle, on rencontra le vaisseau commandé par M. de Bougainville, qui retournait en Europe, & qui avait appris au cap de Bonne-Espérance, par la *gazette de France*, qu'on croyait en Angleterre que le *Swallow* était perdu. Il reconnut le vaisseau anglais, par le moyen d'une lettre qui avait été trouvée dans une bouteille à l'isle de l'Ascension, peu de jours après le départ du *Swallow* de cette place. L'entrevue d'un officier français, qui se rendit à bord du vaisseau anglais, déguisé en matelot, & qui eut une longue conversation avec M. Carteret, n'a rien d'important ;

on voit seulement deux hommes d'esprit qui jouent au plus fin, & qui ne nous instruisent de rien. Les deux vaisseaux se perdirent de vue, l'un pour se rendre en France, & l'autre pour gagner l'Angleterre, où il entra dans le port de Spithéad le 20 mars 1769.

*Voyage du capitaine WALLIS.*

M. Wallis commandait la petite escadre dont la frégate de M. Carteret faisait partie ; mais depuis le cap de la Providence, le Swallow fut laissé en arriere, & M. Wallis navigea seul avec la flûte le Prince Frédéric. Nous ne nous arrêterons, en analysant ce voyage, qu'aux faits les plus importants.

Après une année de navigation, M. Wallis découvrit l'isle d'Otahiti, à laquelle il donna le nom de l'*Isle du roi George III.*

Les habitans de cette isle se distinguant par l'inclination & l'adresse qu'ils ont pour le vol, ils étaient près de 800 sur le rivage, lorsqu'ils apperçurent le Dauphin. Bientôt ils s'en approchèrent, & monterent à bord ; mais effrayés par une chèvre qui, se dressant sur ses pieds, heurta par derriere la tête d'un Otahitien, ils s'enfuirent tous avec précipitation. Ils se remirent cependant bientôt de leur frayeur, & revinrent à bord : on leur distribua de petits présens pour gagner leur amitié. Un des officiers anglais étant occupé à  
parler

parler à l'un deux par signes , un autre vint par-derrière lui enlever son chapeau bordé , sauta dans la mer par-dessus le couronnement, & l'emporta à la nage; on n'en entendit plus parler.

Les officiers qu'on avait envoyés pour sonder la côte , rapportèrent que les Indiens étaient en foule sur le rivage , & que plusieurs les avaient pressés jusqu'à l'importunité de descendre à terre , particulièrement les femmes , qui venaient jusques sur le bord , & qui se mettant absolument nues , s'efforçaient de les attirer par des gestes dont la signification n'était pas équivoque. Le lendemain, le nombre des Indiens était si grand sur le rivage , que les gens qu'on avait envoyés faire de l'eau , n'avaient pas osé descendre , quoique les jeunes femmes répétaient les invitations pressantes qu'elles avaient employées le jour précédent , avec d'autres gestes encore plus libres , ou , pour mieux dire , plus clairs. Quand ils s'éloignèrent pour retourner au vaisseau , les femmes les poursuivirent en leur jetant des bananes & des pommes , en les huant , & en les accablant de toutes les marques de mépris qu'elles pouvaient imaginer.

“ Il venait continuellement de la côte un plus grand nombre de pirogues , dit notre voyageur , chargées d'une marchandise que

## 18 JOURNAL HELVÉTIQUE.

les autres ne nous avaient pas jusqu'alors apportée; je veux dire, d'un nombre de femmes rangées sur une file, & qui, arrivées près du vaisseau, offrirent à nos yeux toutes les postures lascives qu'on peut imaginer. Pendant que ces dames mettaient tous leurs charmes en œuvre, les grandes pirogues, qui étaient chargées de pierres, s'avancèrent autour du vaisseau, & à une très-petite distance; quelques-uns des Indiens chantant d'une voix rauque, quelques autres soufflant dans des conques marines, & d'autres jouant de la flûte. Peu de tems après, un homme qui était couché sur une espèce de canapé placé sur une grande double pirogue, fit signe qu'il désirait venir aux côtés du vaisseau: j'y consentis tout de suite; & quand il fut près de mon bord, il donna à un de nos gens une aigrette de plumes rouges & jaunes, lui faisant signe qu'il me la remit. Je la reçus avec des expressions d'amitié, & je pris sur-le-champ quelques bagatelles pour les lui offrir en retour; mais, à mon grand étonnement, il était déjà un peu éloigné du vaisseau; & au signe qu'il fit en jetant une branche de cocotier qu'il tenait à la main, il s'éleva de toutes les pirogues un cri général. Les Indiens s'avancèrent tous à la fois sur nous, & nous lancerent une grêle de pierres par tous les côtés: je fis tirer deux pièces à

mitraille, ce qui mit quelque désordre parmi les Indiens ; cependant quelques minutes après, ils recommencerent leur attaque ; je fis tirer mes grosses pieces, & j'en fis jouer constamment quelques-unes sur l'endroit du rivage où je voyais un grand nombre de pirogues occupées à embarquer des hommes, & venant au vaisseau à toutes rames... Le feu écarta ceux qui étaient près, & arrêta ceux qui se disposaient à s'approcher ; ils revinrent quelques minutes après, & furent encore moins heureux. Le même jour, le vaisseau s'avança vers le rivage, & les bateaux armés & garnis d'hommes s'établirent à portée d'être protégés en cas de nouvelle attaque. „ Insensiblement, à force de présens, ces Indiens, après divers actes de perfidie, & en avoir été corrigés, s'humaniserent, & firent tout ce qu'ils purent pour gagner l'amitié du commandant du vaisseau, & de tout l'équipage. Les provisions abonderent alors de tous côtés.

“ Tandis que nos gens étaient à terre, on permit à plusieurs jeunes femmes de traverser la rivière ( qui les séparait ). Quoiqu'elles fussent disposées à accorder leurs faveurs, elles en connaissaient trop bien la valeur pour les donner gratuitement ; le prix en était modique, mais cependant tel encore que nos gens n'étaient pas toujours en état de le

payer. Ils se trouverent par-là exposés à la tentation de dérober les clous & tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arracherent de différentes parties du vaisseau, & particulièrement ceux qui attachent les taquets d'armure aux côtés du bâtiment : il résulta de là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le vaisseau, & un haussement considérable des prix du marché. Quand on leur offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refuserent de les prendre, & en montrèrent de grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. „ Enfin, un des voleurs de clous fut découvert & condamné à courir trois fois la bouline autour du tillac ; mais la plus grande partie de l'équipage étant coupable du même crime, il fut traité si doucement, que ses camarades furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés par la crainte de la punition. Il ne resta d'autre moyen pour empêcher l'entière destruction du vaisseau, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté ceux commandés pour faire de l'eau & du bois, & la garde qui les protégeait.

“ Les habitans de cette isle sont grands,

bien faits , agiles , dispos , & d'une figure agréable. La taille des hommes est , en général , de cinq pieds dix pouces ( mesure d'Angleterre ) , & il y en a peu qui soient plus petits , ou d'une taille plus haute. Celle des femmes est de 5 pieds 6 pouces. Le teint des hommes est basané ; & ceux qui vont sur l'eau , l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux sont ordinairement noirs , mais quelquefois bruns , rouges ou blonds : ce qui est digne de remarque , parce que les cheveux de tous les naturels d'Asie , d'Afrique & d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête , ou en deux parties , une de chaque côté : d'autres les laissent flottans . . . Toutes les femmes sont jolies , & quelques - unes , d'une très-grande beauté. Ces insulaires ne paraissent pas régarder la continence comme une vertu ; les Otahitiennes vendaient librement leurs faveurs & en public , & même leurs peres & leurs freres les amenaient souvent eux-mêmes , afin de transiger sur cet article : ils connaissent pourtant le prix de la beauté ; & la grandeur d'un clou qu'on demandait , était toujours proportionnée aux charmes de la personne dont on offrait la jouissance. Les insulaires , ajoute notre voyageur , qui venaient nous présenter des filles au bord de la

riviere, nous montraient avec un morceau de bois la longueur & la grosseur du clou pour lequel ils nous les céderaient. Si nous consentions au marché, ils nous les envoyaient sur un bateau; car nous ne permettions pas aux hommes de passer la riviere. L'équipage faisait ce trafic depuis long-tems, lorsque les officiers s'en apperçurent; quand quelques-uns de nos gens s'écartaient pour aller recevoir des femmes, ils avaient la précaution de mettre d'autres sentinelles en leur place, pour n'être pas découverts. " Il est certain, dit-il plus bas, qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne: comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il est extrêmement probable qu'elle n'était pas encore répandue dans cette isle. Cependant le capitaine Cook, dans son voyage sur l'*Endéavour*, l'y trouva établie; le *Dauphin*, la *Boudeuse*, & l'*Etoile*, commandés par M. de Bougainville, sont les seuls vaisseaux connus qui aient abordé avant lui à Otahiti. C'est à M. de Bougainville ou à moi, à l'Angleterre ou à la France, qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible, une race de peuples heureux; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper sur cet article, d'une maniere évidente, & ma patrie & moi. „ Il rapporte pour cela, que le chirurgien tint exactement une liste des

malades qui étaient à bord , & de leurs maladies , & que le dernier qui avait été atteint de cette maladie , avait été renvoyé en Angleterre sur la *Flûte*.

Nous reviendrons sur nos pas , pour faire connaître le régime du pays & la reine Obéréa , princesse non moins voleuse que ses sujets , si l'on en croit les récits du capitaine Cook , qui eut encore plus occasion de s'instruire de l'intérieur & des mœurs des habitans que le capitaine Wallis : à la vérité , il était accompagné de MM. Banks & Solander , devenus si célèbres depuis leur voyage.

Obéréa , qui ne fésait que d'arriver dans cette partie de l'isle , témoigna beaucoup d'envie d'aller à bord du vaisseau. C'était une grande femme , âgée d'environ 45 ans , d'un maintien agréable , & d'un port majestueux : elle montrait de l'assurance dans toutes ses actions , & paraissait sans défiance & sans crainte , même dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. M. Wallis lui donna un grand manteau bleu , qu'on jeta sur ses épaules , un miroir , de la rasade de différentes sortes , & plusieurs autres choses qu'elle reçut avec bien du plaisir. Le lendemain , notre voyageur lui rendit sa visite ; cette princesse alla au devant de lui , suivie d'un nombreux cortège : elle lui présenta ses parens ; & le prenant par la main ,

elle la leur donna à baiser. " Nous entrâmes, dit-il, dans la maison, qui occupait un espace de terrain long de 327 pieds, & large de 42 : elle était formée d'un toit couvert de feuilles de palmier, soutenu par 39 piliers de chaque côté, & 14 dans le milieu. La partie la plus élevée du toit en-dedans avait 30 pieds de hauteur, & les côtés de la maison, au-dessous des bords du toit, en avaient 12, & étaient ouverts. Aussi-tôt que nous fûmes assis, elle appella quatre jeunes filles auprès de nous, les aida elle-même à m'ôter mes souliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant & au munitionnaire (qui étaient, ainsi que moi, en convalescence), mais non à aucun de ceux qui paraissaient se bien porter. Pendant que cela se passait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres sur ce prodige, qui fixa tous les yeux, & suspendit jusqu'aux soins des jeunes filles pour nous. Toute l'assemblée demeura quelque tems sans mouvement, & dans le silence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand s'ils eussent vu un des membres de notre compagnon séparé de son corps. „ Les jeunes

filles continuerent leurs soins; elles r'habillerent ces hôtes avec des étoffes du pays, que la princesse les força d'accepter. A leur départ, elle leur fit présent d'une truie pleine, & les accompagna jusqu'à leur bateau, tenant M. Wallis par-dessous le bras, & le soulevant quand il fallait enjamber un ruisseau, avec autant d'aisance que si c'eût été un petit enfant. Le lendemain, il lui envoya six haches, six faucilles, & plusieurs autres présents; dans le moment où elle les reçut, elle donnait un festin à un millier de personnes. Ses domestiques lui portaient les mets tout préparés, la viande dans des noix de coco, & les coquillages dans des especes d'augets de bois: elle les distribuait ensuite de ses propres mains à tous ses hôtes, qui étoient assis & rangés autour de la grande maison. Quand cela fut fait, elle s'assit elle-même sur une espece d'estrade, & deux femmes placées à ses côtés lui donnerent à manger; les femmes lui présentaient les mets avec leurs doigts; elle n'avait que la peine d'ouvrir la bouche. C'étoit, à ce qu'on croit, une poule coupée en petits morceaux avec des pommes, & assaisonnée avec de l'eau salée.

Les attentions de la reine & de M. Wallis étoient réciproques; ils se faisaient mutuellement des visites. Un jour, elle mit à son chapeau une aigrette de plumes de diffé-

rentes couleurs , parure qu'on n'avait point vue à d'autre qu'à cette princesse ; elle y attacha aussi , de même qu'aux chapeaux de ceux qui étaient avec lui , une espèce de guirlande faite de tresses de cheveux : elle fit entendre que c'était de ses propres cheveux , & l'ouvrage de ses mains.

Après quelque séjour dans cette isle pour y prendre des provisions & y observer une éclipse de soleil , il fallut enfin s'en éloigner : on ne saurait jamais concevoir combien la reine témoigna de douleur de voir partir ces étrangers , les adieux touchans qu'ils se firent , & les instances de cette princesse pour les retenir plus long-tems dans son pays.

Le lieutenant du vaisseau , qu'on avait envoyé quelques jours auparavant pour observer l'intérieur de cette partie de l'isle , rapporta que tous les outils de ces insulaires étaient de pierre , de coquilles & d'os ; il en conclut qu'ils n'avaient aucune espèce de métal. Il ne trouva d'autres quadrupèdes que des cochons & des chiens , ni aucun vaisseau de terre ; toutes leurs nourritures sont rôties ou cuites au four , parce qu'ils sont dépourvus de vases pour contenir l'eau , & la soumettre à l'action du feu. Ils n'avaient pas plus d'idée qu'elle pût être échauffée que rendue solide. La reine étant un jour à déjeuner à bord du vaisseau , un des Indiens les plus considérables

de sa fuite, que l'on crut un prêtre, voyant le chirurgien remplir la théière, en tournant le robinet de la bouilloire qui était sur la table, après avoir remarqué ce qu'on venait de faire, avec une grande curiosité & beaucoup d'attention, tourna lui-même le robinet, & reçut l'eau sur la main : aussi-tôt qu'il se sentit brûlé, il poussa des cris, & commença à danser tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens, ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés sur lui, avec une surprise mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cause innocente du mal, y appliqua un remède; mais il se passa quelque tems avant que le pauvre Indien fût soulagé.

Les principales armes des Otahitiens sont les massues, les bâtons noueux par le bout, & les pierres qu'ils lancent avec la main, ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des fleches. La fleche n'est pas pointue, mais seulement terminée par une pierre ronde, & ils ne s'en servent que pour tuer des oiseaux. Le climat paraît très-bon, & l'isle est un des pays les plus agréables de la terre; les montagnes sont couvertes de bois, les vallées d'herbages, & l'air en général y est si pur, que, malgré la chaleur, la viande s'y conserve deux jours, & le poisson un jour. On

n'y trouve ni grenouilles ni crapauds, ni scorpions, ni mille-pieds, ni serpens d'aucune espece; les fourmis, qui y sont en très-petit nombre, sont les seuls insectes incommodes qu'on y trouve. Nous aurons encore occasion de faire mieux connaître ce pays & ses habitans, ainsi que nous l'avons déjà dit, en rendant compte du voyage du capitaine Cook : ce que nous réservons pour le Journal prochain.

---

II. *La vie & les opinions de maitre Sebaltus Notanker, traduit de l'allemand par un ami du héros. Londres, 1774, in-8°. Suite.*

NOUS avons quitté le héros de cette histoire dans un moment fâcheux, & c'est malgré nous que nous nous voyons forcés de l'y laisser encore quelque tems. Le traducteur français, avec qui nous sommes fort liés, nous assure que l'on publiera à la prochaine foire de Leipzig la suite des aventures de son ami, & il nous promet d'être exact à nous communiquer ses cahiers à mesure qu'ils sortiront de sa plume. Nous apprenons d'ailleurs que la vie de Notanker a donné lieu à diverses réflexions sur des matieres très-importantes, dont nous pourrons faire part quelque jour à ceux de nos lecteurs qui ne les ont pas déjà faites. Aujourd'hui nous

allons , avec l'auteur , nous occuper un moment de la jeune & intéressante Marianne.

. Dès que Marianne , parée d'un nom français , fut arrivée au château de M. de Hohenof , on examina avant tout , si elle prononçait correctement sa langue. La dame du logis , juge très-compétent , parlait français avec un accent agréablement mêlé de celui de la Thuringe. Au bout d'un quart d'heure de conversation , madame décida que la prononciation de Marianne était sans reproche ; & s'adressant à son époux ; elle lui demanda si on ne distinguait pas à *un certain je ne sais quoi*, la prononciation d'un Français né , de celle d'un Allemand. Celui-ci , qui était dans l'habitude de répondre affirmativement à toutes les questions , faites d'un certain ton , ne manqua pas de repliquer que c'était une observation infallible.

Passant ensuite aux instructions que devait suivre l'institutrice , on lui recommanda comme un point essentiel de parler toujours français & jamais allemand aux jeunes demoiselles , & de les former aux *belles manières* qui conviennent aux personnes de condition.

“ C'est là-dessus , *mamselle* , dit noblement l'illustre baronne , c'est sur ce point que vous devez former mes filles. Qu'elles n'oublient jamais ce qu'elles sont. Ne le perdez jamais

de vue vous même, *maufelle*; songez bien que vous avez dans mes filles des personnes de condition. Traitez - les toujours avec indulgence. Gardez-vous de leur donner aucun ordre, encore moins de leur montrer de la sévérité ou de l'humeur, quand même elles feraient quelque étourderie. La jeunesse est toujours jeune. C'est assez qu'elles ne manquent jamais à la décence, & à ce qu'elles doivent à leur rang. Vous pouvez leur mettre entre les mains de bons ouvrages français, propres à leur former l'esprit. C'est dans ce but que nous faisons venir le *Mercur de France*, où l'on trouve les nouveautés, les énigmes, les logogryphes, mot à mot comme on les récite à la cour. Il y a aussi d'excellens morceaux de *poésies fugitives*, sur lesquelles les jeunes demoiselles apprendront à juger des ouvrages d'esprit; afin que dans la suite, lorsque leurs amans leur adresseront un *madrigal* à *Sylvie* avec un *envoi galant*, elles en sentent la *finesse*, & sachent y répondre avec *esprit*. On rend aussi raison dans le *Mercur*, des plus nouveaux *operas comiques*, des *almanachs*, des *modes* & des *chansons*. Il est essentiel que vous lisez avec elles de bons romans; par exemple, *Hypolite comte de Duglas*, les *mémoires d'une dame de qualité qui ne s'est point retirée du monde*, les *lettres d'une religieuse*

*portugaise*, &c. Elles y apprendront de bonne heure à conduire une affaire de cœur ; elles y puiseront cette grace , plus belle que la beauté, qui donne à notre sexe un triomphe assuré. „

Ici la dame , sans doute faite d'un autre homme , tourna en minaudant les yeux sur son époux , lequel enhardi par cette faveur, hasarda son suffrage. “ Les fables de *Gellert*, dit-il, pourraient aussi convenir aux jeunes filles. „

“ Oui, reprit la dame en fronçant le sourcil, pour les fables de *Gellert*, passe encore ; mais elles ne doivent lire aucun livre allemand. Tout ce bavardage tudesque ne leur servira jamais rien. *Picard*, mon *homme de chambre*, dit qu'il n'y a pas là dedans un *brin de bon ton*, & il a bien raison. Tout cela est si allemand ! J'ai des vapeurs dès que j'entrevois seulement des lettres gothiques. „

Marianne croyait être dans un autre monde. Elle ne comprenait rien à ces propos tenus par une Allemande assez épaisse, du ton semillant d'une *petite maîtresse*. Cependant elle promit plus de docilité qu'elle n'osait en attendre d'elle-même. Elle écouta sans la moindre objection, la distribution de sa journée. Dans ses heures de loisir, elle devait s'occuper à divers ouvrages de galanterie pour la dame & les demoiselles du logis.

aider la femme-de-chambre à garnir des robes. On lui fit entendre qu'on espérait, lorsqu'il y aurait compagnie au château, qu'elle aiderait à ranger la table, & prendrait soin que le buffet fût propre & la porcelaine bien essuyée. On lui signifia que, lorsqu'il n'y aurait point d'étrangers, on lui ferait la grâce de l'admettre à table; mais que dès qu'il y aurait du monde, elle mangerait avec les domestiques d'un rang supérieur. Dans cette classe, on comptait le friseur français de madame la baronne, le greffier de la justice, faisant au château la fonction de maître d'hôtel; la femme-de-chambre de madame, qui avait appris les belles manières dans un jardin des fauxbourgs de Leipzig; la femme-de-charge, qui avait appris l'économie auprès d'un capitaine d'infanterie, qu'elle avait suivi pendant trois campagnes en qualité de cuisinière; & enfin un malheureux orphelin parent de la maison.

Ce dernier mangeait à table; comme Marianne, lorsqu'il n'y avait pas compagnie. C'était lui qui retirait la chaise quand madame voulait se lever, qui apportait le tire-bouchon lorsque monseigneur demandait à boire, qui remplissait sa pipe lorsqu'il souhaitait de fumer. Il ne devait pas manquer de placer un éclat de rire, lorsque le baillon racontait quelque bon tour, & de se  
taire

taire sur-le-champ dès que madame marquait, en fronçant le sourcil, qu'elle n'y prenait aucun plaisir. Il fallait qu'il eût une réponse prête à chaque question qu'on pouvait lui faire; & si son discours déplaisait, il ne devait pas trouver mauvais qu'on lui ordonnât de se taire. Si même on lui commandait de sortir de la chambre, il devait bien se garder de montrer de l'humeur lorsqu'on lui permettait de reparaitre. Bref, il occupait le poste de ceux que l'on nomme dans plus d'une cour d'Allemagne, gentilshommes de la chambre. Le faux éclat qui l'environne le fait desirer de ceux qui ne peuvent pas l'obtenir, & maudire de ceux qui l'occupent. Les Français & les Anglais nomment ces illustres malheureux des *avaleurs de couleurs*. (toad-eaters.)

( La suite le mois prochain: )

### III. Invention utile.

M. Huguenin, de Berlin, artiste connu par ses talens pour les mécaniques, & pour l'horlogerie en particulier, actuellement domicilié à Courtelary, annonce une nouvelle invention de sa part, qui ne peut qu'être très-intéressante. C'est un *valet* qui marche pendant huit jours, indique les heures, les minutes, les secondes, & sonne ces dernières.

Ceux que l'on a construits jusqu'à présent, & qui devaient être portatifs, ont été faits à balancier comme les montres de poche : ainsi, les plus exacts doivent nécessairement varier ; & puisque l'on s'en sert principalement pour les expériences de physique & les observations astronomiques, qui demandent la plus grande justesse, M. H. y a remédié, en donnant à celui dont il est l'inventeur, un grand balancier ou pendule, comme aux pièces de regle : à quoi il a réussi de manière qu'il est indifférent qu'on le transporte d'un lieu à un autre, & qu'on lui cherche un emplacement de préférence pour qu'il ne perde pas le point central de son échappement, s'y mettant de lui-même avec la plus grande exactitude, & cela dans quelque position que ce puisse être. Telle est l'idée que M. H. donne lui-même de cette invention, dont les effets bien vérifiés deviendront utiles aux personnes qui emploient ces sortes de machines.





S E C O N D E P A R T I E.  
 NOUVELLES LITTÉRAIRES  
 DE L'EUROPE.

1. *Traité de l'expérience en général, & en particulier dans l'art de guérir.* Par M. GEORGE ZIMMERMANN, docteur en médecine, membre des académies de Berlin, de Munich, de Palerme, de Pezaro; des sociétés de Zurich, de Bâle & de Berne, &c. Traduit de l'allemand par M. LE FEBVRE, D. M. Avec cet épigraphe: Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. Bacon. Paris, chez Vincent, 3 vol. in-12. 1774.

**S**I la santé est le plus précieux des biens de ce monde, puisqu'elle seule donne quelque mérite à tous les autres; on doit de la reconnaissance à ceux qui enseignent les moyens de la conserver, ou de la rétablir quand elle est dérangée; & plus encore lorsqu'éloignés de tout esprit de système, ils ne prennent pour guides que les observations & l'expérience. Indiquer dans un même ouvrage les moyens de découvrir des vérités si utiles & de pré-

C ij

venir l'erreur autant qu'on le peut , rassembler les principes toujours appuyés par des faits les plus sûrs & les mieux vérifiés , donner des directions claires & simples , rechercher les causes prochaines & éloignées des maladies , présenter les secours généraux que l'art peut fournir pour les prévenir & y remédier , n'est-ce pas devenir le bienfaiteur de l'humanité ? C'est un titre qu'il nous paraît qu'on ne peut contester à l'auteur célèbre du traité que nous annonçons.

“ M. Zimmermann , né à Brugg , ville du canton de Berne , est , dit le traducteur , un de ces hommes nés pour le bonheur de l'humanité , & qui a effuyé , comme tant d'habiles gens , les traits malins des erreurs populaires ; aussi démasque-t-il bien ces erreurs. Produit par la candeur & la vérité , son mérite reconnu de plusieurs académies , s'est fait avouer , & ses ennemis se sont tus. Habitant d'un pays heureux , où l'esprit de liberté qui anime toutes les sciences , donne toujours un libre effor aux facultés de l'ame , intime ami & imitateur zélé de l'un des premiers hommes de notre siècle ( M. de Haller ) , doué de toutes les qualités qui font l'aimable homme , il s'est fait connaître par les titres les plus avantageux. Philosophe éclairé , médecin prudent , citoyen zélé , ennemi de l'erreur , telles sont les qualités qui l'ont rendu

intéressant à la société. „ Cet ouvrage n'est d'ailleurs pas le seul qu'il ait publié. D'autres productions dans le même genre l'avaient déjà fait connaître avec la plus grande distinction. Celle-ci ne doit pas être envisagée comme destinée pour les médecins seuls; quelques lumières qu'ils puissent y trouver relativement à l'art important qu'ils exercent, un tel traité est de nature à pouvoir être lu avec fruit par quiconque aime à réfléchir & s'occupe du soin de la santé. Il ne suffit pas en effet d'indiquer des remèdes, le point essentiel est d'éclairer assez ceux qui veulent en faire usage pour qu'ils soient en état de les appliquer aux cas convenables. Peut-être l'estimable auteur de l'*Avis au peuple* a-t-il supposé chez les gens de cet ordre, des lumières dont ils sont ordinairement dépourvus, & sans lesquelles, de même que sans des observations réfléchies sur les circonstances, ses excellens préceptes pourraient devenir dangereux dans leur application. Le but que M. Z. s'est proposé dans ce traité, est d'y suppléer en donnant des directions sur les meilleurs moyens de faire dans des cas de cette nature des observations justes, & de tirer parti de l'expérience. Nous n'entreprendrons point de donner un extrait détaillé de cet ouvrage, il suffit d'indiquer les divers objets que l'auteur y rassemble, pour

sentir qu'une telle entreprise nous menerait trop loin. M. Z. remontant aux premiers principes, & suivant exactement la méthode analytique, traite d'abord des différentes espèces de connaissances que l'homme peut acquérir, de la fausse & de la vraie expérience. Il parle ensuite de l'érudition, comme ayant une influence réelle sur celle-ci, des préjugés contre l'érudition, de ses avantages, & du caractère particulier du savoir d'un médecin. Un troisième livre est destiné à traiter de l'esprit d'observation, comme influant aussi sur l'expérience, des obstacles qui peuvent nuire à un tel esprit, & le troubler dans ses opérations, de la nécessité, des qualités & de l'utilité des bonnes observations, & de celles en particulier, qui ont pour objet les phénomènes des maladies & leurs signes. Après ces points de vue généraux, l'auteur se rapprochant de son but particulier, considère dans un quatrième livre les signes tirés des principaux phénomènes de l'économie animale, & enseigne l'art de les observer. Tels sont le pouls, la respiration, l'urine, & diverses autres indications que peuvent présenter l'ensemble du corps, ses diverses parties & les dispositions de l'esprit. Mais comme il ne suffit pas d'envisager les objets individuels, & qu'il faut de plus acquérir l'art d'en tirer des notions générales

& sûres, ce qui suppose nécessairement certains talens, M. Z. parle dans son cinquieme livre, du génie proprement dit, & de ce qui le constitue, de la maniere dont le médecin doit conclure par l'analogie & par l'induction. Après quoi il passe à la recherche des causes, détaillant les abus qui se commettent à cet égard. Il prend ensuite singulièrement en objet les *causes éloignées* des maladies, qui peuvent contribuer à les produire, & dont la recherche, non plus que celle de leurs effets, n'est pas aussi facile qu'on le pense communément. C'est là ce qui fait la matiere du troisieme volume de cet ouvrage, dans lequel il est question de l'air, des alimens, de la boisson, du mouvement & du repos, du sommeil & des veilles, des excretions ou des matieres retenues dans le corps, des passions qui souvent occasionnent les maladies, de la trop grande contention d'esprit, de diverses choses externes, telles que l'habillement, l'usage du bain, les odeurs, enfin, de l'état intérieur du corps envisagé comme cause éloignée des maladies, &c. De combien de dangers l'homme n'est-il donc pas environné, & quel effroi ne doit pas le saisir à la vue de tant de causes qui tendent à détruire son existence? C'est, sans doute, pour nous rassurer en quelque sorte, autant que pour ne rien omettre de relatif à

son objet, que M. Zimmermann destine le dernier chapitre de son ouvrage à traiter des forces que la nature peut opposer d'elle-même aux causes nuisibles à la santé. Il est naturel que nous nous arrêtions un moment à analyser ce morceau consolant pour l'humanité.

“ La nature , dit M. Z. , toujours attentive à conserver ses productions, semble quelquefois faire des efforts singuliers, & trouver en elle-même des ressources que ni le génie ni la main des hommes ne trouveraient jamais. „ On le remarque dans les animaux: pourquoi n'en ferait-elle pas autant chez nous, si nous la laissons agir avec prudence? Les forces de l'homme se trouvent dans la réparation des pertes en général, dans la réunion & la consolidation de ce qui a été rompu ou déchiré, dans le retranchement de ce qui est vicieux, & particulièrement dans la suppuration, dans l'excrétion de ce qui est nuisible, quelquefois dans la fièvre, dans le concours des parties compatissantes, dans le régime de vie, dans l'habitude, dans le tempérament, dans certaines singularités de la nature, enfin dans l'empire de l'âme sur le corps.

Quelquefois les effets des causes nuisibles sont relatifs, & non absolus. Ce qui incommode l'un, ne dérange point la santé de

l'autre. L'intempérance même a ses avantages. Un homme toujours sobre succombe au moindre changement dans son genre de vie. Il faut à l'homme en général, un travail varié, qui occupe son ame & son corps. Quelle n'est pas en particulier la force de l'habitude pour le physique comme pour le moral ! On s'accoutume si bien aux alimens les plus nuisibles, qu'on ne peut jamais dire sans exception, que quelqu'un d'eux soit mal-sain. Les plus indigestes n'incommodent point les estomacs qui y sont accoutumés. La quantité même, quelquefois poussée à l'excès, n'est pas toujours préjudiciable. " Les cheveux me dressent, dit notre auteur, lorsque je pense à la quantité prodigieuse d'alimens que prennent certains seigneurs Suisses en un seul déjeuner. Un officier Hessois dînait toujours dans deux auberges à l'âge de dix-huit ans, & payait dans chacune pour deux. Il mangeait entre ses deux repas un pain de six livres & six petits fromages. Il avait la taille d'un Cent-Suisse, & se portait très-bien. Voici encore un fait qui prouve que le corps peut se faire à tout. Un religieux s'était enivré dans un repas. Fâché contre lui-même, il prend à cinquante ans la résolution de vivre uniquement de pain, d'eau & de fruits. Il vécut très-long-tems, & se porta toujours fort bien. „ On s'accoutume même à être en

quelque forte toujours malade , sans que cela empêche de parvenir à un âge avancé. La force innée du tempérament, rend innocente l'impression des choses externes, très-nuisibles d'ailleurs. Un homme est pris d'une fièvre catharale épidémique. Il se leve au milieu de la nuit, très-altéré , cherche de l'eau autour de lui, & n'en trouvant point, court sans bas à une fontaine assez éloignée, boit au milieu de sa sueur autant d'eau qu'il peut, en remplit une cruche, la vuide encore, se remet au lit, & se leve le lendemain quitte de sa fièvre. Mais l'homme peut trouver principalement une ressource à ses maux dans l'empire de l'ame sur le corps; empire méconnu par la stupidité, le manque de réflexion, ou la dépravation du cœur, & qui n'est cependant rien moins que chimérique. Il est incroyable combien il résulte d'avantages, pour la vie & la santé, d'une certaine fermeté d'ame produite par des réflexions solides. Une fille Bernoise craignoit si fort le tonnerre, qu'à la moindre apparence d'orage, elle se cachait dans un souterrain. Elle se trouve un jour en nombreuse compagnie, un orage survient, elle sort pour aller s'enfermer dans son logis; avant que d'y être parvenue, la foudre tombe à ses pieds. Elle réfléchit, & se persuade que l'on ne peut se dérober à la main de l'Être suprême. Depuis

ce moment elle voit le plus violent orage sans la moindre émotion. " Mais une chose encore plus singulière & en même tems très-réelle, c'est le pouvoir que l'ame exerce sur le corps à l'aide de quelque passion violente. Une femme se trouvait à l'agonie à l'hôtel-Dieu de Paris , lorsque le feu y prit l'année dernière. Son mari venait de la quitter, ne comptant plus la revoir. La frayeur lui fit recouvrer ses forces au point qu'elle se sauva chez elle. „

Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cet intéressant chapitre, qui est très-philosophique. Mais avant que de terminer cet extrait de l'ouvrage de M. Z. , nous croyons devoir en rapporter encore deux morceaux, qui nous ont paru mériter l'attention de nos lecteurs. Le premier est tiré du chapitre dans lequel l'auteur traite fort au long de l'influence de l'air sur la santé. Pour prouver combien peuvent être terribles les effets de l'air renfermé, sur-tout lorsque plusieurs personnes se trouvent rassemblées dans un endroit peu spacieux , il rapporte un événement des plus tragiques, tiré d'un voyageur Anglais : nous allons le transcrire en entier. C'est le tableau de l'une des plus affreuses situations où il soit possible de se rencontrer.

"Au mois de juin 1756 , le vice-roi de Bengale voulant se venger du gouverneur Drake,

& croyant aussi enlever de grands trésors , assiégea le fort Guillaume , comptoir anglais établi à Calécut. Drake se sauva par la fuite. Holvell prit le parti de défendre ce poste avec les négocians de l'endroit & la garnison. Il le fit avec une extrême bravoure ; mais le vice-roi s'en rendit maître. Le nombre de ceux qui restaient alors dans ce fort était de cent quarante-cinq hommes & une femme.

Toute ce monde , parmi lequel il y avait plusieurs hommes blessés , & quelques-uns fort dangereusement , fut enfermé le même soir dans une prison de dix-huit pieds quarrés. L'espace que chacun pouvait occuper était de dix-huit pouces quarrés. Cette prison était fermée de fortes murailles , & avait au couchant deux fenêtres garnies de fortes grilles de fer. On connaît à présent cette prison en Angleterre sous le nom du *trou noir*.

L'air était extrêmement vain , & ne pouvait absolument pas y circuler , ni par conséquent se renouveler dans ce trou. Cette pensée réduisit d'abord la plupart de ces prisonniers au désespoir : ils s'efforcèrent en vain d'ouvrir les portes. Holvell , leur chef , s'était placé tout près d'une fenêtre ; il était par cette raison plus tranquille que les autres , & hors de danger d'étouffer. Il ordonna

à tout le monde de se tenir en repos, & de ne pas s'épuiser les forces en trépignant. Cet ordre produisit un petit calme, interrompu cependant par les plaintes des blessés & le râlement des mourans. La chaleur y augmentait d'une minute à l'autre. Holvell leur conseilla de se mettre tout nus pour gagner plus d'espace. On le fit, mais avec peu de soulagement. On tâcha d'augmenter ce léger soulagement en ventilant l'air avec les chapeaux ; mais ce travail était déjà trop pénible pour ces malheureux, épuisés des fatigues du siège, & par la chaleur étouffante de ce trou. Un autre Anglais conseilla de se mettre à genoux pour avoir un air plus libre. Tous acceptèrent l'avis, & convinrent de se relever tous ensemble pour éviter le désordre. On le fit au signal donné à différentes reprises : on gardait cette position tant qu'il était possible ; mais chaque fois qu'on se relevait, il en restait toujours quelqu'un sous les pieds des autres, qui le foulaient & le faisaient périr. Tout cela était arrivé avant la fin de la première heure de leur emprisonnement.

A neuf heures du soir, ils furent pris d'une soif excessive : ils s'efforcèrent de nouveau de rompre la porte, & d'engager la garde de faire feu sur eux. Ceux qui étaient dans le fond de cette prison, perdirent à l'instant la respiration ; & ce qui était encore plus ter-

rible , ils entrèrent dans un délire furieux. Les plaintes amères de ces malheureux, leurs sanglots , leur désespoir remplissaient leur horrible séjour , & l'on entendait des cris redoublés demander mille fois de l'eau. La garde approcha avec de l'eau. Holvell & deux de ses amis blessés la reçurent à la fenêtre dans des chapeaux, pour la passer aux autres. Les efforts qu'on fit pour en avoir étaient si tumultueux , que deux des amis de Holvell y furent étouffés ; & l'eau se répandit inutilement. Holvell était entouré des corps morts de ses amis périss par la presse , ou faute de pouvoir respirer.

On avait eu jusques - là quelques égards pour Holvell , comme commandant & bienfaiteur de ces malheureux : mais , dès cet instant , toute distinction fut oubliée parmi eux. Tous se jeterent de son côté pour saisir les barres des fenêtres : on lui monta sur les épaules : il fut si accablé de ce poids énorme , qu'il resta là sans pouvoir se remuer en aucun sens. Il implora la pitié de ceux qui étaient sur sa tête & sur les épaules , leur demandant de le laisser se dégager de cet endroit , pour s'éloigner de la fenêtre , & mourir moins gêné.

Ses compagnons , éloignés de lui , ne firent pas prier pour lui laisser quitter une place dont chacun avait envie de s'emparer.

dans l'espérance d'y trouver son salut. Les rangs les plus proches s'ouvrirent assez pour que Holvell pût arriver, quoiqu'avec beaucoup de peine, au fond de ce trou. Le tiers de ces malheureux était déjà mort; & ceux qui vivaient encore pressaient si fort vers les fenêtres, que Holvell se trouva un peu plus libre au fond de la prison. Mais l'air était si infect & si corrompu, que la respiration lui devint tout-à-coup très-difficile; il souffrait même beaucoup en respirant.

Il fit un nouvel effort pour passer par-dessus les morts, vis-à-vis la seconde fenêtre; il s'appuya contre un des tas de cadavres, résolu d'y attendre la mort. Dix minutes après environ, il fut saisi d'une telle douleur de poitrine, & d'une si forte palpitation de cœur, qu'il fut forcé une seconde fois de tenter d'approcher d'un air moins funeste. Il y avait cinq rangs entre lui & la fenêtre: le désespoir lui en fit traverser quatre. Son serrement de cœur le quitta en peu de minutes: mais il éprouva une soif inexprimable, & demanda de l'eau à grands cris: cette eau augmenta sa soif, loin de le soulager. Il n'en voulut donc plus boire, & il se mit à fucer la sueur de sa chemise, ce qui lui procura quelque soulagement. Un jeune Anglais tout nud, qui était à côté de lui, lui saisit la manche de la chemise, & le priva pour quelque tems

de ce secours si important dans ce pressant besoin.

Il n'était pas encore alors minuit. Le petit nombre de ceux qui restaient, se trouvait au plus grand excès de rage & de désespoir. Tous criaient en demandant de l'air, parce que l'eau que la sentinelle avait apportée pour s'en faire un divertissement cruel, ne les soulageait plus. Ils chargerent la garde d'injures pour l'engager à tirer sur eux; mais ce fut inutilement. Bientôt après, tout le bruit cessa subitement. La plupart de ceux qui vivaient encore, se couchèrent dénués de leurs forces, & rendirent paisiblement l'âme sur les morts. D'autres tâchèrent encore de s'emparer de la place de Holvell : un massif Hollandais grimpa sur ses épaules, & un soldat noir se porta sur l'autre. Holvell resta dans cette situation jusqu'à deux heures du matin. Enfin, il perdit la raison & les forces, accablé dans cette triste position, n'osant s'écarter de l'endroit où il était : il saisit donc son couteau pour se couper la gorge, s'arrêta, & prit la résolution de quitter la fenêtre.

Holvell céda sa place à un Anglais, officier dans la marine. La femme qui faisait nombre parmi ces malheureux, était l'épouse de cet officier : celui-ci accepta cette place avec une reconnaissance infinie : mais il fut bientôt

tôt déplacé par le pesant brigadier Hollan-  
dais. Il se retira en arriere avec Holvell , se  
toucha & mourut. Holvell perdit bientôt  
tout sentiment. On ne sait ce qui s'est passé  
depuis ce moment jusqu'au lever du soleil.

Un de ceux qui restaient en vie s'avisa de  
retirer Holvell de dessous les cadavres , à  
cinq heures du matin. Cet homme le fit par  
l'espoir qu'il conçut que Holvell leur pro-  
curefai leur délivrance, si on pouvait lui con-  
server la vie. On le reconnut à sa chemise ,  
& on le retira. Il donna quelques signes de  
vie.

Le vice-roi , instruit de cette scene effroya-  
ble pour tout autre, demanda, d'un air tran-  
quille , vers ce moment-là , si Holvell vivait  
encore. On lui fit répondre qu'il pourrait  
peut-être en réchapper , si l'on ouvrait la  
porte. Le messager revint avec ordre d'ou-  
vrir ; mais la porte s'ouvrait en-dedans. Ceux  
qui vivaient encore avaient perdu leurs for-  
ces : de sorte qu'il se passa plus de vingt mi-  
nutes avant qu'ils pussent ôter les corps morts  
qui empêchaient d'ouvrir.

A six heures & un quart, on vit donc sor-  
tir de cet horrible séjour vingt trois person-  
nes, reste de cent quarante-six qui y étaient  
entrées la veille. Holvell avait une fièvre  
terrible , & ne pouvait se soutenir. Malgré  
cela, le vice-roi se le fit amener ; mais Holvell

ne put lui dire un seul mot pendant quelque tems. On lui mit alors des chaînes qui lui coupaient la chair , & on le transporta à Maxadavad, capitale du Bengale. Sa fièvre aboutit cependant à une crise heureuse. Il s'éleva par tout son corps des tumeurs qui suppurerent promptement. Le vice-roi lui rendit la liberté dans cette capitale , & à quelques-uns de ses amis, dès qu'ils y furent arrivés. Ils passerent sans difficulté par eau au comptoir hollandais Corcemabad , & de là en Angleterre.

Le second morceau a pour objet l'urine ; considérée comme l'un des signes généraux des maladies. L'auteur raisonne sur cette matière en habile médecin, il prouve que ce signe est peu sûr , & ne peut servir que dans très-peu de maladies ; il s'attache enfin à combattre le préjugé populaire, qui veut que l'urine soit le miroir de tout ce qui se passe dans le corps , & qu'un médecin y lise toute l'histoire d'une maladie , de même que la constitution du malade. M. Z. croit que l'on doit chercher l'origine de cet abus dans la barbarie du moyen âge. La plupart des médecins de ce tems-là étaient des ecclésiastiques, qui se faisant peine de visiter les malades, demandoient seulement qu'on leur envoyât un verre de leur urine , & prononçaient en conséquence. Comme il est arrivé dans tous les

tems que des personnes élevées au-dessus du peuple par leur rang ou leurs lumières aient donné dans ce même préjugé, plusieurs médecins des plus célèbres ont travaillé à le détruire. Daniel le Clerc s'éleve avec force contre ceux qui osent donner, en regardant l'urine, les détails d'une maladie qu'ils ne connaîtraient pas même près du lit du malade. Le simple sens commun doit suffire pour ne pas croire une chose impossible, y eût-il cent temoins du contraire. Staahl a écrit un traité exprès pour détourner les médecins de se laisser diriger par l'inspection des urines. Boerhaave dit qu'il faut être dans le délire pour consulter sur les urines, & qu'il a vu les *prophetes urinaires* les plus distingués, commettre les plus grandes fautes. Hoffmann déclare que depuis long-tems les médecins raisonnables se sont moqués de ces contes de vieilles; & M. Tissot ne craint point d'affirmer que c'est une ignorance grossière & une fourberie insigne, que de vouloir persuader que l'inspection des urines instruisse des symptômes, des causes d'une maladie, & fasse appercevoir quelle méthode on doit lui-vre pour la traiter.

Au reste, nous ne devons pas omettre que le savant à qui l'on doit la traduction de cet ouvrage, l'a enrichi de plusieurs notes instructives, & quelquefois critiques, qui an-

noncent son habileté dans l'art qu'il exerce,  
& l'étendue de ses lumières.

---

II. *Épître à HENRI IV, sur l'accession de*  
*LOUIS XVI, par M. DE VOLTAIRE.*

*Avis au Lecteur.*

ON fait que par fois je prends la liberté de donner des avis au lecteur. Celui-ci n'est qu'une espèce de préface. Je n'aime pourtant guère les préfaces. Mais j'ai deux mots à dire sur cette petite poésie. Mes amis, vous savez tous que notre bon, notre excellent HENRI, fut le noble sujet de mes premiers chants. Aujourd'hui notre bonne fortune nous donne un jeune maître qui commence à imiter l'immortel *Béarnois*; il n'y a pas moyen de garder le silence *en si beau sujet de parler*. Parmi la foule des bons & des méchans vers, je veux aussi mêler les miens. Je veux rimer, comme les autres. Si j'étais encore ce que je fus jadis, cet Auguste aurait trouvé son *Virgile*. Ne pouvant plus couronner sa tête des palmes de l'*Hélicon*, je répandrai du moins quelques fleurs sous ses premiers pas : cet événement m'excite & me demande des vers.

La foudre grondait sur nos têtes ;

Tout nous inspirait la terreur.

Plus d'orages , plus de tempêtes ;

Ah , que le calme a de douceur !

Dieux , que ces momens ont de charmes !

Les voici , les jours du bonheur.

Nous le voyons à son aurore :

Qu'il est brillant ! . . . il vient d'éclorre :

Il est déjà dans notre cœur.

Quel est celui d'entre nous , dont l'ame ne ferait pas pénétrée d'une joie pure , à la vue d'une félicité si grande & si inattendue ? Ce que vos cœurs sentent , ce que sent le mien , je l'ai dit. Pour cette fois , il n'y a point ici d'adulation ; il ne peut y en avoir ; le fait est clair , vous comprenez bien cela : & puis je ne flate plus ; à mon âge on n'a plus rien à espérer ni à craindre. La vertu seule a le droit de m'émouvoir. Les héros hyperboréens que j'ai loués trop & trop tôt , ne m'arracheraient pas une rime maintenant. Vous jouirez, vous & vos enfans, de ces beaux jours qui se préparent , & que je ne verrai pas. Comme j'aime toujours ma nation , malgré ses défauts , je trouve du plaisir dans la perspective de son bonheur : je jouis de l'avenir , il embellit pour moi le présent. Par exemple , de ma retraite champêtre je découvre un vaste horizon , terminé par des montagnes , Dont l'aride sommet semble toucher les cieux.

Ce sommet est encore couvert de neige ,

& le pied des monts est chargé de tristes sapins , presque toujours ébranlés par l'aquilon , ce noir enfant du nord ; car il faut parler en poète. Hé bien , ce tableau sauvage me paraît embelli depuis peu. Il me semble que la nature devient plus riante ; que tout devient fertile ; que la vie se répand par-tout. Mais ce n'était pas cela que j'avais à vous dire. Mon cher lecteur , si jamais vous fûtes agréablement intéressé par la lecture de mes écrits ; si jamais des traits heureux échappés à ma plume légère, excitent sur vos levres le sourire du plaisir , ne me refusez pas une justice que j'ai droit de demander. Voyez , je ne suis plus jeune , le tems a lourdement jeté sur ma tête

Avec ses doigts pesans ,  
Quinze lustres complets surchargés de quatre ans.

C'est beaucoup ; n'exigez donc plus de moi cette finesse , ces graces & ces fleurs qu'on ne doit attendre que du printems : conviendrait-il de les demander à l'hiver ? *Item.* Il vous plaira de me passer ces deux beaux vers :

Détestables flatteurs , présent le plus funeste  
Que puisse faire aux rois la colere céleste.

Je l'en ai pris chez notre *Racine*. Jamais je n'aurais exprimé cette grande vérité aussi

bien que lui , je les ai donc mis sans façon dans mon épître. On ne peut les répéter trop souvent. Ils ne seraient pas moins bien placés , quand tous les rois de la terre les feraient graver sur la porte de leurs palais.

*Epître à HENRI IV.*

*Hic amat dici pater atque princeps. Hor.*

Toi qui vainquis la ligue , & l'Espagnol , & Rome ,  
Toi dont le nom fameux , adoré des Français ,  
Autrefois de ma muse assura le succès !

O HENRI , mon héros ! mon cher roi , mon  
grand homme !

D'un vieillard expirant daigne écouter la voix ,  
Qui s'élève vers toi pour la dernière fois.

Tu fus bon : à mes yeux voilà toute ta gloire.  
Ce nom de conquérant , ce vain mot de victoire,  
Ne me paraissent plus qu'erreur , que vanité.  
Ton triomphe éclatant dans une juste guerre ,  
N'eût point fixé sur toi le respect de la terre :  
Tu l'obtiens , grand Bourbon ! mais c'est par ta  
bonté ;

Seule elle fait ta gloire , en cette paix profonde ,  
Où tu vois près de toi Titus , l'amour du monde ,  
Antonin , Marc-Aurele , & ton ami Sulli.

O pere des Bourbons , mon immortel HENRI !

La France te fut chère , & la France t'adore :

Si l'on sent chez les morts , tu dois l'aimer encore.

## 56 JOURNAL HELVETIQUE.

Hélas ! depuis ce jour , depuis l'horrible jour ,  
Où l'enfer vomissant un monstre abominable ,  
Frappa son roi chéri , son éternel amour ,  
La France n'a rien vu qui te soit comparable.  
Elle a beaucoup. . . Mais quel soleil nouveau  
Nous est donc annoncé par cette belle aurore ?  
Est-ce toi , cher HENRI , sorti de ton tombeau ?  
Es-tu-ressuscité ? te verrons-nous encore ?

Ah , c'est ton fils ! un fils déjà digne de toi !  
Comme il ouvre nos cœurs à la douce espérance !  
Comme il finit d'un mot les malheurs de la France !  
Elle retrouve donc un pere dans son roi !

A des pleurs éternels tu n'es point condamnée ;  
Jette un cris d'allégresse , ô France fortunée !  
Renaiss ; ils sont passés les jours de la douleur :  
Voici les jours de paix , & le tems du bonheur.

Dieux ! quel sera ce roi , quel sera cet Auguste ,  
Qui promet d'être bon , qui promet d'être juste ,  
Et qui commence ainsi que finit le Romain ?  
Ce sceptre , qui jadis était si redoutable ,  
N'est donc plus aujourd'hui dans cette heureuse  
main ,

Qu'un rameau d'olivier , qu'une houlette aimable ?  
Par ce jeune berger le troupeau dirigé ,  
Contre les loups cruels sera donc protégé.  
Quel pasteur ! Il lui reste , en sa noble carrière ,  
De grands maux à guérir , & de grands biens à faire.

Quoi , si jeune & si sage ? . . . Ainsi le Ciel plus  
doux

A quitté son tonnerre & s'apaise envers nous.  
En faveur des Français la pitié l'intéresse ;  
Il leur donne celui dont ils auraient fait choix.  
Il fait régner sur eux la vertu , la jeunesse :  
Assemblage frappant qu'il ne fit pas deux fois.

Si du sein des bosquets du tranquille Elysée ,  
Il est permis d'entendre & d'exaucer nos vœux ,  
Grand Bourbon ! vois ton peuple étonné d'être  
heureux ,

O vengeance du ciel , êtes-vous épuisée !  
La France prosternée à tes sacrés genoux ,  
Comme son protecteur , & t'implore & t'appelle,  
Sauve , sauve ton fils , conserve-le pour elle.  
Que ses précieux jours soient longs , & qu'ils  
soient doux.

Veille sur lui ; défends une tête si chère ,  
Sois son puissant génie & son dieu tutélaire.  
Sauve tant de vertus des vils adulateurs ;  
Ecrase sous ses pas ces serpens séducteurs ;  
*Détestables flatteurs , présent le plus funeste*  
*Que puisse faire aux rois la colère céleste !*  
Ils tromperaient ton fils , dont le cœur généreux  
Est étranger au mal , ignore l'artifice.  
Les lâches ! ils seraient d'autant plus dangereux ,  
Que par un destin rare, & pour nous bien propice,

Ils ne peuvent offrir qu'un encens mérité.  
 La louange aujourd'hui contient la vérité.  
 Veille donc sur ce roi , notre grande espérance.  
 De son salut dépend le salut de la France.  
 Et pour comble de biens, & pour nous & pour lui,  
 A ce nouvel HENRI fais trouver un Sulli.

Mon héros ! j'ai vécu , j'entends la voix fatale  
 De Caron , qui m'appelle à la rive infernale.  
 Si le sort jusqu'à toi me laisse parvenir ,  
 De ton auguste fils j'irai t'entretenir.

---

III. *Orphée & Euridice , drame héroïque en trois actes, représenté par l'académie royale de musique le 2 août 1774.*

CET opéra a déjà été joué avec beaucoup de succès sur les principaux théâtres de l'Europe. Le poème italien est de M. Calzabigi , la traduction française est de M. Moline , & M. le chevalier Gluk est l'auteur de la musique.

Le théâtre représente un bosquet agréable, mais solitaire , où on découvre le tombeau d'Euridice. Des bergers & des nymphes versent des parfums sur ce tombeau , & le couvrent de fleurs. Orphée interrompt leurs plaintes & leurs regrets, pour leur ordonner de s'éloigner , & de le laisser répandre des pleurs sans témoins. Il en répand en effet

très-long-tems. La nature entiere partage son destin : *témoin de ses malheurs , sensible à ses douleurs , l'onde murmure*. Enfin , il prend la résolution de pénétrer jusqu'aux enfers , pour leur ravir Euridice. L'Amour survient, lui promet qu'il ramenera son épouse sur la terre , si les accens de sa lyre apaisent la fureur des tyrans du tartare. Mais il lui est défendu de porter sur elle un regard *curieux*. Orphée seul se plaint de l'injuste loi des dieux , avoue ensuite qu'il a tort de se plaindre , & porte ses pas vers le chemin qui conduit aux enfers.

La décoration du commencement du second acte est l'entrée des enfers. Les démons veulent troubler Orphée qui s'approche en touchant sa lyre ; il tâche de les attendrir, il y réussit , & on lui permet de descendre aux enfers. La scene change & représente le séjour des ames heureuses. Euridice , sans penser à un époux qui risque tout pour la revoir , chante , au milieu d'elles , le bonheur qu'on goûte dans cet asyle , riant séjour de la félicité. Orphée paraît , admire ce lieu , *le ramage des oiseaux , le murmure des ruisseaux , les soupirs des zéphirs* , & demande son épouse. On la lui présente. Il sort avec elle sans lui parler , & sans qu'elle lui dise un seul mot.

Une caverne obscure , qui représente la

sortie des enfers, est le lieu de la scène du troisieme acte. Orphée tient Euridice par la main, & la presse, sans la regarder, de sortir de ce séjour funeste. Euridice, qui voit que son époux évite ses regards, devient inquiète, & croit n'être plus aimée. En vain il veut la rassurer, elle se livre aux soupçons, à la douleur, & tombe sur un rocher. Orphée se retourne vers elle avec impétuosité, Euridice meurt. Orphée au désespoir, tire son épée pour se tuer : l'Amour paraît tout-à coup, retient son bras, touche Euridice & l'âme. Le spectacle finit par des remerciemens adressés à l'Amour dans un temple magnifique, dernière décoration de cet acte.

Combien ce poëme est dénué d'action ! Il n'offre qu'une scène dans trois actes, & cette scène n'est point intéressante. Etais-ce la jalousie qui devait animer Euridice dans le moment où elle se retrouve avec un époux qu'elle adore ? Cet époux, pour la revoir, a pénétré jusqu'aux enfers. Quelle situation ! Quelle ressource pour qui saurait exprimer l'amour ! Pourquoi ce silence mutuel entre Orphée & Euridice dans les champs élysées ? Pour ménager un troisieme acte. La scène principale & le dénouement naissent de cette première entrevue. Orphée, tout entier à l'amour, enchanté de retrouver ce qu'il adore, doit brûler du desir de le voir, & oublier l'ordre des

dieux, sur-tout dans un premier instant, où la passion seule se fait écouter. Est-il naturel qu'après avoir résisté aux premiers transports de son amour, après avoir eu le tems de s'éloigner avec son épouse, il cede à un petit mouvement de jalousie? Pourquoi, dans le second acte, Euridice vante-t-elle le bonheur qu'on goûte dans les champs élysées? Est-ce là ce qui doit l'occuper? Cette indifférence ne la rend guere intéressante. L'effet que produisaient les eaux du fleuve de l'oubli, ne peut pas justifier le poète, qui est toujours le maître d'arranger à son avantage la mythologie païenne. Cet opéra est un concert avec des danses, des décorations, & de beaux habits.

Les défauts de ce poème ne doivent point être attribués au poète français, qui a suivi l'original italien aussi littéralement qu'il a été possible. Mais n'aurait-il pas mieux valu bâtir une fable nouvelle, & parodier les airs de M. Gluk, sur-tout soigner la versification, & éviter les lieux communs, qui ne sont jamais l'expression du sentiment? On aurait évité le froid que cause un poème sans action, & la monotonie qui doit en résulter nécessairement, malgré tous les talens du musicien.

M. François de Neufchâteau, avait offert à M. Gluk un poème en un acte : l'action étant

plus ferrée, était plus intéressante. On ignore pour quoi M. Gluk l'a refusé.

Les avis sont encore partagés sur la musique de cet opéra, & le seront long tems. Les partisans de la musique étrangère le regardent comme supérieur; les défenseurs de notre vieille musique veulent qu'il soit très-faible, & sont persuadés que les oreilles françaises ne s'accoutumeront jamais à ce nouveau genre. Les personnes défintéressées pensent qu'il y a de très-beaux morceaux qui soutiennent la réputation de l'auteur, mais que tout n'est point égal, & qu'en général cet opéra est fort inférieur à celui d'Iphigénie.

---

IV. *Elemens de géometrie pratique, par M. DUPUY, fils, aide-professeur aux écoles royales de l'artillerie de Grenoble, & professeur royal en survivance. 1 vol. in-8°. de 500 pages. A Grenoble, chez François Brette.*

CET ouvrage utile était nécessaire & attendu. Quoique les mathématiques aient fait beaucoup de progrès depuis près d'un siècle, la pratique avait souvent été négligée, & nous n'avions point de traité complet sur cette partie, dont dépend cependant la fortune d'un grand nombre de citoyens. L'ou-

vrage est divisé en deux parties. La premiere contient les principes de l'arithmétique , avec un traité des fractions , des principes de géometrie , pour ceux qui veulent s'en tenir uniquement aux opérations sur le terrain , l'usage de la regle & du compas pour tracer les figures sur le papier , un traité des solides & du toisé , & une table pour réduire les pieces de bois rond en solives. L'auteur traite, dans le premier chapitre de la seconde partie, de l'usage des piquets pour déterminer les longueurs accessibles, ou inaccessibles , & les surfaces; du moyen de rapporter sur le terrain toutes sortes de figures; des forts à étoile ; des différentes fortifications , & de quantité d'opérations relatives à l'état militaire. L'usage de l'équerre de l'arpenteur , de l'équerre brisée , & du linimetre , est la matiere du second chapitre. Cet instrument est de l'invention de M. Dupuy : il sert à mesurer les trois côtés d'un triangle horizontal ou vertical , en connaissant un des côtés , & sans avoir égard aux angles. Cet instrument peut être très-utile, sur-tout aux officiers qui veulent avoir sur-le-champ une distance ou une hauteur quelconque. Le troisieme chapitre renferme l'usage du graphometre sans calcul, une trigonométrie traduite de l'anglais de M. Simpson , & l'usage du graphometre par le moyen du calcul. Le quatrieme chapitre

contient la construction de la planchette, dont le pied a été corrigé par M. Dupuy le pere, la maniere de se servir de cet instrument dans différentes opérations, la construction de l'altimetre de M. Dupuy le pere, & la maniere d'en faire usage. Le cinquieme & dernier chapitre développe la théorie du nivellement, & sa pratique, dans deux méthodes simples & expéditives. L'auteur y a joint de nouveaux procédés sur la construction des reliefs, la construction de la boussole, un mémoire utile & intéressant sur la maniere que l'on devrait suivre pour former les cadastres des communautés, & sur quelques observations au sujet des limites. Chacun de ces chapitres contient des problèmes curieux & clairement énoncés. Cet ouvrage ne peut qu'être très-utile, & mérite d'être souvent consulté par les personnes qui ont quelque intérêt à connaître la mesure d'un terrain.



## TROISIEME PARTIE.

### PIECES FUGITIVES.

I. *Poëte converti par son expérience. Anecdote traduite de l'anglais, de l'Adventurer.*

**O**UTRE les malheurs physiques auxquels tous les hommes sont également exposés, il y en a d'intellectuels qui sont regardés comme particuliers aux vicieux. Les différens maux que produisent la détresse & la pauvreté, la peine & le chagrin, nous viennent souvent des autres. Mais on suppose que la honte & la confusion nous viennent de nous-mêmes, & sont en même tems l'effet & la punition de notre mauvaise conduite. Quelque spécieuse que cette supposition paraisse, je suis convaincu, par la plus grande évidence, qu'elle n'est pas vraie. Je puis combattre la théorie par l'expérience; & comme mon témoignage ne sera certainement pas à mon honneur & gloire, on ne pourra disconvenir qu'il n'ait éminemment le caractère de la sincérité.

J'avais autrefois pour principe favori; que tout homme est heureux à proportion qu'il

## 66 JOURNAL HELVÉTIQUE.

est vertueux. J'avançais & je soutenais cette thèse dans tous les cercles ; & voulant faire en sa faveur un dernier effort de génie , j'imaginai une suite d'événemens capables de l'établir & de l'illustrer. Jugeant ensuite qu'il fallait substituer la chaleur de l'action au simple récit , & orner le sentiment par les beautés de la poésie , j'arrangeai mon histoire selon les règles dramatiques , & à force de travail & d'application , j'en fis une tragédie.

Lorsqu'elle fut finie , je goûtai le repos d'Hercule après ses travaux , très-content du passé , & jouissant par avance de l'avenir. Je lus ma pièce à tous ceux de mes amis qui venaient me voir ; & toutes les fois que je sortais de chez moi , je ne manquais pas de la porter dans ma poche. Elle fut ainsi connue dans un cercle de personnes dont le nombre allait toujours en augmentant , & enfin quelqu'un en parla si avantageusement à une grande dame , qu'elle me fit l'honneur de m'inviter à dîner le lendemain chez elle à neuf heures , avec quelques personnes choisies qui seraient ravies de me l'entendre lire :

Le plaisir avec lequel je contempiais mon ouvrage , les éloges de mes amis , & spécialement l'invitation , tout cela paraissant être la récompense de mon mérite , formait dans mon idée une preuve d'expérience , que de

bonheur fuit toujours la vertu. Je réfléchissais , avec une complaisance infinie , sur la plainte générale, que le génie manque de patrons , & je conclusais que ceux qui n'en avaient pas trouvé , ne méritaient pas d'en avoir. Je croyais que mon élévation était non-seulement sûre , mais prochaine. Je croyais qu'on allait envoyer incessamment au directeur , pour la représentation de ma pièce ; ce qui m'épargnerait l'embarras & l'humiliation de faire ma cour , & de solliciter par moi même.

Enflé de ces espérances , je me levai de grand matin ; & comme j'étais tout habillé , long-tems avant l'heure du rendez-vous , je m'amusai à répéter tout haut les endroits les plus frappans , à préparer des réponses polies aux complimens qu'ils devaient m'attirer , & à régler le cérémonial de ma visite.

J'observai si scrupuleusement de me rendre à l'heure prescrite , que neuf heures sonnaient comme je frappais à la porte. On avait donné ordre de me laisser entrer. Mais , comme le portier avait affaire ailleurs , ce fut un laquais qui m'ouvrit. Dès qu'il fut mon nom , il m'introduisit sur-le-champ en marchant devant moi ; je le suivis dans un appartement magnifique , où je trouvai , dans l'intérieur d'un grand paravent de la Chine , cinq dames & un gentilhomme.

Je fus un peu déconcerté à l'abord par le respect qu'on me témoignait & la curiosité avec laquelle on me regardait ; cependant je fis ma révérence à tout le monde en général ; puis m'adressant en particulier à la plus âgée des dames que je pris pour la maîtresse de la maison , je lui exprimai , par un petit discours que j'avais médité tout exprès , combien j'étais sensible à la faveur qu'elle me faisait. Mais on me dit , le moment d'après , que la dame à laquelle je comptais avoir parlé n'était pas encore descendue. Ce *quiproquo* redoubla ma confusion ; car , ne pouvant plus répéter les mêmes mots , je pensais que je me trouverais au dépourvu dans l'occasion pour laquelle je les avais destinés. Toute la compagnie s'étant tenue debout jusqu'alors , je me retournai promptement pour reconnaître ma chaise ; mais à peine fus-je assis que je m'aperçus d'une furieuse envie de rire que chacun cherchait à étouffer. Cela me fit soupçonner que j'avais commis quelque incongruité , & j'essayai de m'excuser , sans savoir quelle pouvait être ma faute. Mais à peine eus-je bégayé quelques paroles , que le chagrin dont je fus saisi me rendit muet. Le gentilhomme fut assez honnête pour me découvrir la cause de leur bonne humeur. C'était une énorme queue de papier brun qu'un petit coquin de polisson avait attachée

avec une épingle crochue entre les deux cadenettes de ma grande perruque. Ce galant-homme se récria sur la licence & la grossièreté du peuple , & ôtant de derrière moi cette ridicule pendeloque , il rétablit ainsi l'honneur de ma tête. Cet heureux dénouement me remplit d'une joie inexprimable. Le maudit papier fut jeté au feu , & j'en ris de bon cœur avec les autres. Cependant j'étais encore embarrassé des suites de ma méprise, & ce n'était pas sans crainte & sans inquiétude que j'attendais la dame qui m'avait invité.

Lorsqu'elle entra , la déférence avec laquelle je la vis traitée par des gens si fort au-dessus de moi , me pénétra d'une crainte respectueuse qui suspendit en moi les facultés dont j'avais besoin pour me recueillir ; de sorte que je pris le parti de lui déclarer mes sentimens uniquement par la profondeur de ma révérence , & la distance à laquelle je me tiendrais. En conséquence je me retirai vite en arrière , & faisant en même tems une inclination jusqu'à terre , je donnai si rudement dans le paravent , qu'il en fut renversé. Sa chute entraîna celle de la table à thé , brisa toute la porcelaine qui était dessus , & pour comble de malheur , atteignit un petit chien favori. Au milieu de cette catastrophe, je restai dans le silence & l'étonnement.

frappé des cris des femmes, des hurlemens du chien & du fracas de la porcelaine ; & tandis que je me considérais comme l'auteur de tant de défâtres , je crois que l'angoisse que je ressentis était bien équivalente à celle d'un homme qu'on va pendre. Bientôt cependant le paravent fut remis en place, les fragmens des tailles enlevés ; & quoique le chien fût le principal objet de l'attention , la dame du logis ne laissait pas de détourner de tems en tems la sienne sur moi. Elle me pria honnêtement de regarder cet accident comme une bagatelle. La porcelaine n'est rien , me dit-elle , & j'espère que Pompée aura moins de mal que de peur. Je fis quelques excuses sans suite & sans liaison, parce que la honte brouillait toutes mes idées. Enfin chacun reprit séance , & on apporta le déjeuner.

Je fus extrêmement mortifié de voir que la conversation roulait entièrement sur les vertus de Pompée , & sur les suites de la contusion qu'il avait reçue. On le visita , on l'examina avec le plus grand soin , & il se trouva qu'au lieu d'être estropié ou moulu , comme on l'avait appréhendé , il en était quitte pour avoir une de ses jambes de devant épilée. Quand on lui eut appliqué quelques topiques , sa maîtresse le mit dans un coin sur son coussin , où il se lamentait véritablement d'une manière à faire pitié.

Je commençais à revenir un peu de ma perplexité, & j'avais même déjà fait une tentative pour mettre un nouveau sujet sur le tapis, lorsque, jettant les yeux au-dessous de moi, je retombai dans la dernière confusion, en voyant pendre devant ma chaise, quelque chose de blanc. Je crus que c'était un désordre choquant arrivé dans mon habillement, quoique dans le fait, ce ne fût autre chose que le coin d'une serviette sur laquelle je m'étais assis, & qu'on avait oubliée dans la bagarre occasionnée par la chute du paravent.

On s'aperçut aussi-tôt de mon embarras, quoiqu'on se trompât sur la cause. La dame de la maison, pour me mettre à mon aise, en me donnant occasion de déployer mes talens sans contrainte & sans cérémonie, me pria de vouloir bien lui procurer actuellement le plaisir qu'elle attendait impatiemment de la lecture de ma piece.

Je fus donc obligé de la tirer de ma poche. Mais, trouvant alors le moment de me r'habiller, je travaillai en grande diligence à faire rentrer les choses dans l'ordre; & après avoir pris les précautions nécessaires pour les y maintenir, je commençai ma lecture. Ma voix fut d'abord faible, incertaine & tremblante; j'oubliai pourtant la longue situation, pour ne penser qu'à mon sujet. Je

prononçai avec plus d'emphase & de justesse ; & je pouffai même la présence d'esprit jusqu'à observer si je produisais sur mon auditoire les effets que je m'étais flatté de produire. J'avoue que je fus étrangement piqué de ce qu'à chaque pause que je faisais pour donner lieu de remarquer & de louer les beaux endroits , l'intervalle était toujours rempli par des élans de pitié pour le petit chien qui continuait à gémir sur son couffin, & dont on plaignait le sort dans ces termes affectueux & pathétiques : *Pauvre petit malheureux ! pauvre cher petit ami ! une créature aussi intéressante , aussi jolie ! &c.*

Parvenu au quatrième acte , il me sembla que certains incidens remuaient les passions de ceux qui m'écoutaient. Je me réjouissais de ce bon succès, lorsqu'une dame , qui était à côté de moi , ouvrant sa tabatière avec assez de peine, le tabac qui s'envola me jeta dans de si grandes convulsions d'éternument, qu'ayant le plus pressant besoin d'un mouchoir , je fouillai promptement dans ma poche pour en tirer le mien. Mais je m'aperçus qu'on me l'avait pris, & cette découverte ne me troubla pas moins que l'apparition d'un esprit. Tout ce que je pouvais distinguer, c'est que les yeux de la compagnie , que cet accident avait attirés sur moi , se détournèrent d'un air qui prouvait bien que la com-

passion des assistans n'était pas à l'épreuve du ridicule de ma détresse. Ce que je souffris alors ne peut se rendre. Dans l'accablement d'esprit où j'étais, je tournais la tête çà & là, sans savoir ce que je cherchais; à la fin pourtant je me couvris le visage de mon manuscrit, & m'étant servi du bout de ma cravatte, je le ferrai tout de suite dans mon habit que je boutonnai par dessus. Après de pénibles efforts, je repris ma lecture, & je fixai de nouveau l'attention de mon auditoire. Le quatrieme acte achevé, ils marquerent beaucoup d'impatience d'arriver à la catastrophe. Cette favorable disposition m'inspira une confiance & une vigueur nouvelle pour commencer le cinquieme. A peine avais-je lu la premiere page, qu'il me fut interrompu par l'arrivée de deux gentilshommes de grande qualité, mais fort bruyans, & d'un fort mauvais ton, parce qu'ils ne vivaient gueres qu'avec leurs valets, leurs chiens & leurs chevaux. Ils venaient dans le dessein d'accompagner les dames à une vente.

Je me levai, ainsi que le reste de la compagnie, lorsqu'ils entrèrent. Mais quelle fut ma surprise de me voir une serviette entre les jambes qui pendait jusqu'à terre. Un des deux nobles chasseurs, qui se trouva près de moi, témoigna la sienne par une expression burlesque accompagnée d'action. Car il m'ar-

tâcha aussi-tôt la serviette, & la donnant à un laquais : *tiens*, lui dit-il ; *elle prenait le chemin d'un endroit où tu ne l'aurais jamais revue*. Les jeunes dames furent aussi confondues que moi de cette scène, & la maîtresse elle-même en fut un peu déconcertée. Elle vit mon délarroi, & tâcha d'excuser son écu-sin. C'est un étrange garçon, me dit-elle, il joue de ces tours à tout le monde ; mais c'est son tic, & personne n'y prend garde. Lorsque nous fûmes tous replacés sur nos sièges, les deux chasseurs déclarèrent que, puisque les dames étaient résolues de ne pas sortir, ils ne sortiraient pas non plus, & qu'ils assisteraient à mon cinquantième acte. Ainsi on me pria de poursuivre. Mais mes esprits étaient totalement épuisés par l'agitation de mon ame, & j'étais intimidé par la présence des deux nouveaux-venus qui semblaient nous regarder moi & mon ouvrage purement comme des objets de plaisanterie & de divertissement. J'aurais renoncé très-volontiers à tous les honneurs que je m'étais promis le matin, pour recouvrer la dignité dont j'étais déchu à mes propres yeux, & je ne desirais guère en ce moment que de retourner sans autre disgrâce, du grand jour où j'étais, dans l'ombre de ma tranquille obscurité. Mais il n'y eut pas moyen de refuser les dames ; il fallut obéir.

Je fus fort surpris & fort aisé de l'attention avec laquelle mes deux nouveaux auditeurs paraissaient m'écouter. Le petit chien était coi : je donnais plus de *parhys* à ma voix , à mesure que la situation de mon héros malheureux devenait plus critique ; & je me flattais que la force de la poésie & de la vérité serait encore victorieuse. Mais à l'instant même de la plus grande crise, le gentilhomme qui m'avait débarrassé de la serviette , me pria de m'arrêter. *Il me revient*, dit-il, *quelque chose dans l'esprit qui pourrait m'échapper, si je ne le disais pas tout-à-l'heure.* Puis se tournant du côté de son compagnon : *Jacques*, dit-il, *on a vendu à Smithfield, pas plus tard que samedi dernier, le plus gros bœuf que j'eusse encore vu : soit dit sans faire tort à personne.* La bienséance & la compassion ne purent tenir contre le ridicule de cette plaisanterie lourde & méchante , & la maîtresse elle-même partit d'un éclat de rire. J'en fus affecté bien différemment ; car , quand on m'aurait pris la main dans le sac, je n'aurais pas été plus honteux , ni plus déconfit. A l'éclat de rire qui s'arrêta sur-le-champ, succéda une sévère réprimande à celui qui l'avait causé. Pour me dédommager de la mortification que je venais d'essuyer , les dames témoignèrent la plus vive impatience d'entendre la conclusion. Elles m'encourageaient à

continuer par des louanges réitérées. Mais , quoique j'eusse plus d'une fois tenté de reprendre mes sens , & déjà recommencé l'endroit où l'on m'avait interrompu , ma tête n'y était pas , ma voix chancelait , & à peine eus-je assez d'haleine pour aller jusqu'au bout d'une période.

Mon bourreau de gentilhomme , voyant cela , me prit soudain mon papier des mains , disant que je ne faisais pas valoir ma marchandise , & qu'il allait finir ma piece. Mais la gravité affectée de sa contenance , le ton forcé de sa voix , & le souvenir de la dernière anecdote du gros bœuf , excitaient des mouvemens incompatibles avec la terreur & la pitié , & rendaient ma condition souverainement désagréable , en tenant perpétuellement la compagne sur le point de rire.

Dans l'action de mon drame , la vertu se soutenait par elle-même , & triomphait dans la jouissance d'un bonheur spirituel & indépendant , au milieu d'un enchainement de malheurs qui l'assaillaient du dehors , & qui se terminaient par la mort. Le vice , au contraire , par la réussite même de ses projets , était livré à la honte , aux remords & au désespoir. Ces événemens étant naturels , j'en conclusais pratiquement , & avec la même assurance que si c'eût été une démonstration , que les supplices du Tartare & le bonheur ,

des champs Elysées n'étaient pas nécessaires pour justifier les dieux , puisque , malgré l'inégalité qu'on prétend remarquer ici bas dans la distribution des biens & des maux extérieurs , la paix de l'ame était toujours la prérogative & la récompense de la vertu , & que le tourment de l'esprit était le partage & la suite nécessaire du vice.

Mais ce que mon esprit endurait au moment même où ce sentiment fut rendu , m'en prouvait invinciblement la fausseté , d'autant que , excepté la crainte de l'enfer, dont c'était nier indirectement l'existence, je souffrais tout ce qu'un homme coupable peut souffrir. Dans la poursuite d'un dessein que je croyais vertueux , le concours du hasard, avec les vices des autres , avait chassé la paix de mon cœur ; le mal que je ressentais , s'étendait du présent à l'avenir ; j'étais frustré non-seulement du plaisir , mais encore de l'espérance : ma tragédie , qui était le fondement de l'un & de l'autre , se trouvait renversée de fond en comble. Je fus si vivement affecté de ces idées , que je pris congé de la compagnie avec une précipitation digne du désordre & de la détresse où j'étais. Je ne me souciai point de ce qu'on dirait de moi , quand je serais parti ; & au moment où je sortis de la maison , il n'y avait peut-être pas sur la terre un être plus misérable que moi.

Le lendemain matin , lorsque je réfléchis , de sang froid , sur ce qui s'était passé , j'aurais bien souhaité pouvoir accorder mon expérience avec mes principes , fût ce aux dépens de ma sagesse. J'aurais supposé volontiers que le desir que j'avais de l'approbation d'autrui , était une passion déréglée , & qu'une vertueuse indifférence pour l'opinion des autres , m'aurait épargné tous ces chagrins. Mais , d'un autre côté , je fus forcé de reconnaître qu'une pareille indifférence est impraticable , qu'un homme ne devient pas vicieux , parce qu'il ne fait pas l'impossible. La vertu peut avoir des degrés d'élévation ou de perfection au-delà de notre portée ; mais , pour être vicieux , il faut , ou faire quelque chose dont nous avons le pouvoir de nous abstenir , ou négliger quelque chose que nous pouvons faire. De tout cela , je conclus que , pour rattraper du moins une partie de la considération que j'ai perdue , le seul expédient qui me reste , c'est d'avouer mon erreur , & de mettre dans un nouveau jour la vérité contraire que j'ai découverte par des moyens si extraordinaires. C'est aussi dans cette vue , que je rends mon aventure publique.

---

II. *Lettre de M PATTE , sur la préparation du nouveau mortier découvert par M. Lortiot.*

V O U S entendez , dites-vous , parler si

diversément du nouveau mortier de M. Loriot, que vous desirez savoir ce que j'en pense avant de vous déterminer à son emploi ; il m'est aisé , monsieur , de vous satisfaire , & même ce que je vous dirai à cet égard peut mériter d'autant plus votre confiance , que j'ai observé avec toute l'attention dont je suis capable , la plupart des travaux qui ont été faits depuis peu à Paris & dans ses environs avec ce mortier.

Toute la différence entre le nouveau mortier & le mortier ordinaire consiste , comme vous savez , à ajouter dans ce dernier une certaine portion de chaux vive nouvellement cuite & réduite en poudre ; c'est uniquement de la manière de faire cette addition que dépend tout son succès. Il eût été sans doute à désirer que pour faciliter de toutes parts l'usage de cette découverte , au lieu de se borner , comme on a fait , à exposer simplement sa composition dans le mémoire qui a été publié à ce sujet , on se fût encore attaché à mettre les gens de l'art qui ne sont pas à portée de voir employer ce mortier , en état de le préparer sans aucun autre secours , & que l'on fût entré dans tous les détails nécessaires à sa manipulation , lesquels ne sont rien moins qu'indifférens à la réussite ; j'espère que vous me ferez gré d'y suppléer , non seulement parce que cela me mettra à

même de vous mieux motiver mon sentiment sur cette découverte, mais aussi parce que vous pourrez alors éclairer en connaissance de cause les travaux que vous ordonnerez en ce genre.

Personne n'ignore que pour obtenir de bon mortier, suivant le procédé ordinaire, il faut allier à-peu-près les  $\frac{2}{3}$ , soit de bon sable de rivière, soit de bon ciment composé de tuile concassée bien cuite, avec un tiers de chaux de bonne qualité, convenablement éteinte; & corroyer le tout ensemble avec le moins d'eau possible, de façon à opérer un parfait mélange. En partant de cette opération bien connue, voici ce qu'il convient d'ajouter suivant la méthode de M. Lorient: il faut se procurer de la pierre-à-chaux nouvellement cuite, & sur-tout très-bien cuite; c'est une attention importante à faire en pareil cas, vu que les chauffourniers, pour épargner le bois, négligent souvent de la faire cuire assez. Assuré de la nouveauté & de la bonté de la chaux, on fait piler ou écraser successivement la pierre-à-chaux sur les dalles ou le pavé d'un magasin destiné pour cet objet, avec des pilons de bois faits en cône, d'environ trois pieds de longueur, & garnis d'une plaque de fer par le gros bout qui a 3 ou 4 pouces de diamètre. Après en avoir réduit une certaine quantité en poudre, comme

il

pouces de diamètre sur 6 pouces de hauteur ; le jour suivant on y mettait une mesure & un quart ; le 4 & le 5e jour on y mettait jusqu'à une mesure & demie. On se réglait à cet égard , non - seulement sur l'espace de tems qui s'était écoulé depuis que cette chaux avait été mise dans l'auge jusqu'à la fermentation , mais encore sur le degré de cette fermentation , lequel est aisé à constater par le toucher.

Remarquait-on qu'elle se faisait trop précipitamment ? on mettait moins de chaux vive. Remarquait-on qu'elle se faisait plus tard que de coutume ? on en augmentait la dose : ainsi , comme l'on voit , cette addition ne saurait être uniforme : l'essentiel est de commencer par éprouver la chaux d'un canton avant de faire usage de ce mortier , afin de connaître la quantité de chaux vive qu'il convient d'y introduire. On verra par ces essais , qu'en admettant plus de chaux vive qu'il n'est nécessaire , la fermentation devenant trop brusque ou trop précipitée , outre que l'ouvrier n'a pas le tems d'employer ce mortier , il se fait une dessiccation absolue dans son intérieur , qui dissout toutes ses parties , & que l'évaporation de son humidité devenant trop considérable , il ne reste plus assez de gluten pour les unir ; de sorte que le mortier se trouvant ainsi dénué de toute

consistance, tombe alors nécessairement en poussière.

On s'apercevra au contraire que, quand on n'y admet pas assez de chaux vive, ou que la chaux vive est ancienne à un certain point, l'effet en est très-lent; à peine sent-on quelque chaleur l'instant après qu'elle a été employée: d'où il résulte que l'humidité du mortier y reste concentrée; qu'il s'y forme par la suite des crevasses, des gerçures, & qu'en un mot ce mortier recèle tous les inconvéniens du mortier ordinaire. Il a été fait l'année dernière des bassins aux portes de Paris avec le nouveau mortier, où l'on a échoué pour n'avoir pas fait assez d'attention à la nouveauté de la chaux vive: on a recommencé depuis peu cet ouvrage avec les précautions convenables, & l'on a réussi: ce qui prouve combien il est essentiel de se munir de chaux nouvelle, & qu'il ne faut pas y être moins attentif qu'à sa dose: ces deux choses une fois reconnues, l'emploi de ce mortier n'est plus qu'une routine pour les ouvriers.

En supposant donc qu'on ait fait l'addition de chaux vive avec tout le soin convenable, on sera sûr d'obtenir un mortier qui se durcira promptement, & liera les pierres indissolublement en s'y incorporant; qui sera propre aux mêmes usages que le plâtre, sans en

avoir les inconvéniens ; avec lequel on fera des enduits incapables de se gercer ou de se fendre , quand bien même ils seraient exposés continuellement aux plus grandes ardeurs du soleil ou aux plus fortes gelées ; en un mot, à l'aide duquel on construira en toutes occasions , soit des terrasses , soit des bassins , soit des travaux hydrauliques impénétrables à l'eau & avec la plus grande solidité. Y a-t-il quelque mortier connu , duquel on puisse espérer de semblables avantages ? Au surplus , ce que j'avance ici n'est pas fondé sur de simples conjectures , mais sur des faits réels , attestés par des ouvrages nombreux exécutés , soit à Menars , soit à Versailles , soit à Paris & ses environs. Si l'on a fait ailleurs quelques essais qui n'ont pas également réussi , on n'en peut conclure autre chose sinon que les mal-adroits ou les gens mal instruits décréditent quelquefois les meilleures inventions ; car la bonté & l'efficacité de ce mortier sont démonstratives : elles sont une suite nécessaire & immuable de sa constitution. La chaux vive que l'on y ajoute dans une certaine proportion , lui donne une activité pour lier les pierres , que ne saurait avoir le mortier ordinaire , où l'on n'emploie que de la chaux tout-à-fait noyée ; en échauffant au même instant tout son intérieur , elle force nécessairement l'humidité superflue de sortir

à la fois de toutes les parties; elle opere une espece de cuisson générale qui les unit, les resserre, les condense, les fixe & empêche qu'il n'y reste aucun vuide; tellement qu'il n'y a plus à craindre ni lézardes, ni gerçures, & que l'action du soleil, si préjudiciable aux autres mortiers, ne saurait plus désormais produire d'autre effet sur sa masse totale que de la durcir encore davantage.

Voilà, monsieur, mon sentiment sur le nouveau mortier de M. Lorient; il ne saurait y avoir que le défaut d'attention à le préparer, qui puisse mettre obstacle à sa réussite: j'estime que c'est une découverte précieuse, dont on ne peut trop recommander l'usage pour assurer la durée des bâtimens. Laissez dire tous ceux qui voudraient vous dissuader de l'employer, soit parce qu'on ne l'a pas soumis d'avance à leur examen, soit parce qu'on n'a pas mérité l'approbation de leur académie: ils auront beau faire, toutes les cabales n'empêcheront pas cet excellent mortier de prévaloir. J'ai l'honneur d'être, &c.

III. *Expériences faites avec le gyps, par M. NICOLAS ANTOINE KIRCHBERGUER, membre de la société économique de Berne. (\*)*

Si l'on a quelque droit à la reconnaissance

(\*) Journal de Physique, juillet 1774, page 18.

il se trouve mêlé parmi cette poudre nombre de pierrailles étrangères à la chaux , ou qui n'ont point été écrasées , on en fait la séparation en mettant le tout dans un bluteau que l'on meut avec une manivelle & on recueille la poudre tombée sous le bluteau dans une boîte ; enfin l'on rejette ce qui n'a pu passer, pour être éteint avec la chaux du mortier ordinaire.

Quand on a réduit en poudre à-peu-près la quantité de chaux dont on prévoit avoir besoin pour quelques jours , il ne s'agit que d'en mettre successivement une portion déterminée dans chaque augée de mortier ordinaire. Il est à remarquer que l'auge dont on se sert communément dans ces sortes d'ouvrages , est plus grande que celle usitée , & pourrait contenir à-peu-près 2 pieds cubes de mortier , mais qu'on se contente d'en mettre environ un pied cube un quart , afin de laisser de la place pour le corroyer de nouveau dans cette auge , ce qui se fait avec des especes de truelles qui ont des manches de 4 ou 5 pieds de longueur : toutes les particules de ciment ou de sable , suivant la nature du mortier , ayant été jugées bien imprégnées de chaux , on jette de l'eau dans ce mortier pour le rendre un peu plus liquide qu'il ne le faudrait suivant la préparation usitée : cela étant fait, il n'est plus question que d'y intro-

duire la portion de chaux vive ; & voici comme se fait cette opération. On prend une mesure ronde de 6 pouces de diamètre sur 6 pouces de hauteur , laquelle contient à peu-près la 5<sup>e</sup> partie de la quantité de mortier ordinaire , mise précédemment dans l'auge ; on remplit cette mesure de chaux vive en poudre que l'on verse sur la superficie de l'augée de mortier , en observant de la bien mêler à l'aide des truelles à longs manches , afin qu'elle se répande ou qu'elle pénétre également dans toute sa masse. Ce mélange ayant été fait avec soin , il faut se hâter de le mettre en œuvre pour prévenir l'action de la chaux vive que l'on y a incorporée , & qui ne doit avoir lieu qu'après son emploi. Supposons , par exemple , qu'il s'agisse d'opérer un bassin avec le mortier de M. Lorient : après avoir fait les excavations des terres nécessaires , on commencera , comme de coutume , par construire ses bords en moellons maçonnés suivant l'art avec le nouveau mortier de chaux en ciment. Après quoi , pour faire son plafond , on étendra une aire du dit mortier de 2 à 3 pouces d'épaisseur , directement sur la terre que l'on aura eu soin d'arroser auparavant : on introduira ou enfoncera ensuite dans cette aire du moilon dur , de la meulière , ou d'autres pierres jointivement & de manière à faire refluer le mortier

entre leurs joints , ce qui formera une espece de massif de 6 ou 7 pouces d'épaisseur à-peu-près de niveau par-dessus : enfin , pour dernière opération , on fera une chape ou un enduit sur tout le pourtour intérieur des murs de ce bassin & sur son plafond , consistant en une aire de mortier comme ci-devant , mais auquel on donnera seulement un pouce d'épaisseur. Cette chape ne se fait que par parties , & successivement par bandes , comme si l'on posait des tables de plomb suivant leur longueur , en embrassant la traversée du bassin. L'ouvrier se sert pour cette opération , d'une truelle de forme triangulaire & emmanchée à l'ordinaire , à l'aide de laquelle il étend l'aire en la condensant suivant l'art , & il finit par unir le plus qu'il peut sa superficie. Une bande étant faite , il en recommence une autre voisine , en apportant un grand soin à la relier avec la précédente , afin qu'il ne paraisse aucune marque de réunion. Quelques minutes après que le mortier a été employé ou qu'un enduit a été terminé , on s'apperçoit que la chaux vive qui y a été introduite fermente ; qu'il se fait une effervescence dans toutes ses parties ; qu'il s'en exhale des vapeurs humides qui mouillent le linge , & qu'enfin l'enduit s'échauffe au point d'y pouvoir à peine souffrir la main. C'est cette fermentation modérée

avec art , ni trop lente ni trop précipitée , qui fait tout le succès de la composition de ce nouveau mortier.

Les terrasses sont encore moins difficiles à faire que les bassins ; il ne s'agit que de maçonner les reins de la voûte où l'on veut l'asseoir , avec du mortier en question , & d'y étendre ensuite une aire bien enduite avec les mêmes attentions que ci-devant ; lequel enduit dispensera de carrelage , de dalles de pierre , de tables de plomb , & n'en fera pas pour cela moins impénétrable à l'eau.

Malgré ce que j'ai dit précédemment , on ne saurait cependant assigner bien précisément le se du mortier ordinaire déjà mis dans l'auge pour la proportion de chaux vive qu'il est à-propos d'ajouter ; parce que cette proportion doit dépendre de la qualité de la chaux , que l'on fait différer suivant celle de la pierre employée à sa fabrication , & qui a aussi d'autant plus de force qu'elle est nouvellement cuite. Il y a un égal inconvénient à mettre trop de chaux vive , comme de n'en pas mettre assez ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'il est à-propos d'en augmenter progressivement la dose , & que plus elle est ancienne , plus il en faut. Dans les travaux dont j'ai été témoin , le lendemain ou le surlendemain que la chaux avait été cuite , on n'y mettait que la mesure ronde dont j'ai parlé , de 6

Dans cet enclos, le même jour, je fis semer du gyps dans la même proportion, sur un vieux gazon maigre, sous des arbres fruitiers : une partie de ce gazon était encore couverte de neige.

J'essayai encore le gyps dans une autre campagne, à la Schofshalden : la terre de ce fonds est en général demi-forte, dans le mélange le plus propre à produire du fourrage ; aussi avait-elle porté autrefois du foin en abondance & de bonne qualité ; mais l'avidité & la mal-adresse des fermiers avaient presque entièrement épuisé cette terre. Ce n'était que depuis la fin de l'année 1768 que je la faisais valoir moi-même. Je choisis, pour essayer le gyps, la place la plus ruinée de tout le fonds : c'était le sommet d'une colline qui, de tems immémorial, avait toujours été labouré dans le même sens. La paresse des fermiers ne leur avait pas permis de ramener assez de terre depuis le bas de la colline jusqu'au sommet, pour remplir le vuide du dernier sillon. Ce sommet se dégarnissait totalement, & ne présentait plus qu'une surface chauve & graveleuse, à peine couverte d'une petite mousse serrée, qu'on avait depuis longtemps cessé de remuer.

Le 23 avril je fis semer dans le grand clos du Ried, sur une terre forte, maigre & humide, deux mesures de gyps sur deux cent

vingt-quatre pas quarrés ; ce même sol avait porté l'année précédente des pommes de terre , & elle avait été fumée médiocrement ; cette année , quelques jours avant d'y répandre du gyps , j'y avais fait semer du treffle & de l'avoine , pour avoir du fourrage. •

Comme j'avais trouvé à la Schosshalden un champ de bled semé trop épais & mal enterré , je n'osai y mettre du treffle , de peur que le bled ne versât & ne l'étouffât , ce qui effectivement arriva avant la récolte ; car le bled , quoique dans un terrain mal fumé , versa à plat ; ce qui dément le préjugé établi sur cet objet. Ainsi je pris le parti de rompre un vieux gazon avant l'hiver , & de le labourer encore deux fois au mois de mars. Au dernier labour j'enterrai dans cette piece de treize mille six cent huit pas quarrés , trente chars de fumier de vache ; je fis travailler ce terrain avec la houe , la herse & le rateau , avec tout le soin possible ; j'y semai du treffle & de l'avoine pour fourrager.

Immédiatement à côté de cette piece j'avais fait rompre au mois de mars , dans le vieux gazon , une bande de cent soixante-trois pas de long sur sept pas de large , avec un seul labour & sans fumier.

Le 28 avril , après avoir uni cette bande labourée avec la herse de fer , j'y semai de l'avoine , & je l'enterrai avec la houe ; dès

quel'avoine fut herfée , j'y femai de la graine de treffle , que je couvris de terre avec une herse de bois légère. Dans le milieu de cette bande il se formait une pente insensible ; peu-à-peu le terrain se rehaussait , & présentait ainsi au milieu une place basse , où l'eau de pluie séjourrait plus long-tems que sur le reste de la piece.

Le 5 mai, je divisai ma bande en trois parties. La premiere , de trois cent trente-six pas quarrés, était une terre sèche & saine ; j'y femai une mesure de gyps. La seconde , de trois cent soixante-onze pas quarrés , contenait la place basse & souvent humide ; j'y femai deux mesures de chaux éteinte à l'air. La troisieme , moins humide que la seconde , & moins sèche que la premiere , contenait quatre cent trente-quatre pas quarrés ; j'y femai une mesure de gyps , & je fis encore tamiser une mesure & demie de cendres de bois dur par-dessus.

Le 7 mai , j'eus la satisfaction de voir que le treffle dans le petit clos du Kied , gypsé le 28 février, se distinguait d'une maniere frappante par sa verdure foncée, de celui qui l'environnait.

Le 22 mai , ma satisfaction fut à son comble , lorsque je vis que ce même treffle gypsé surpassait en vigueur celui même que j'avais fait couvrir pendant l'hiver avec les vui-

danges de latrines : le plus beau de celui-ci avait deux pieds de haut ; au lieu que la hauteur ordinaire du treffle gypsé était déjà de deux pieds trois pouces.

Je ne pus me lasser de voir croître mon treffle. A la fin , le 17 juin il fallut le couper ; il était d'une vigueur singulière , & avait trois pieds & deux pouces de haut ; les vaches , les bœufs & les chevaux (\*) le mangerent en verd avec avidité , sans en laisser aucune tige dans la crèche. Le treffle non gypsé , qui environnait mes piquets , était d'un verd plus jaunâtre , & n'avait tout au plus qu'entre un pied & un pied & demi de hauteur.

Je ne pus m'appercevoir d'aucun changement frappant , arrivé sur le vieux gazon , sous les arbres fruitiers , gypsé le 28 février.

Le 22 juin , en examinant à la Schofshalden le sommet de la colline que j'avais parsemé de gyps le 23 mars , j'apperçus par intervalles des petits groupes de treffle naturel , encore très-jeune , qui avaient percé les mottes arides & ferrées qui les environnaient.

Le 22 juin je fis faucher à la Schofshalden

(\*) Depuis quatre ans que je nourris mes chevaux avec du treffle verd , malgré un travail continu , je ne leur donne pendant tout l'été aucune avoine ; ils se soutiennent néanmoins très-bien ; deviennent robustes , & prennent un poil luisant avec cette nourriture.

du public , quand on lui indique des richesses inconnues , & faciles à acquérir ; si l'on accordé le titre de bienfaiteurs des hommes à ceux qui perfectionnent l'agriculture, c'est-à-dire le premier & le plus nécessaire de tous les arts ; certainement M. le pasteur Mayer de Koupferzel a des prétentions bien fondées pour espérer l'un , & mériter l'autre.

En indiquant le gyps comme un puissant engrais , il étonna tous les cultivateurs. La singularité de la proposition devait naturellement surprendre : cette pierre est non-seulement différente des parties onctueuses qui caractérisent les engrais réputés jusqu'à présent les plus efficaces ; mais encore l'acide vitriolique qu'elle contient a été envisagé comme un poison pour la végétation : d'où il résulte que les opinions les plus vraisemblables & les mieux établies ne suffisent pas pour rejeter une expérience qui les choque. Mais pourra-t-on jamais convaincre les hommes qu'ils sont encore trop bornés pour distinguer toujours d'avance ce qui est possible d'avec ce qui ne l'est pas ? Que de choses le gyps de M. Mayer n'apprend-il pas à l'observateur & au juge du travail des autres ? Il lui apprend aussi à être modeste.

Si , dans une assemblée de philosophes , il était permis de parler de magie., je dirais que rien ne ressemble plus à un enchantement

que le pouvoir du gyps. En effet, qu'on se représente un homme qui se promène sur un terrain aride, avec une petite poudre blanche dans sa poche, qu'il répand, chemin faisant, sur le sol stérile & dénué d'herbes; & que peu de tems après on voie sortir de la terre, par-tout où cet homme a posé ses pas, des traces d'abondance; il y a de quoi étonner tous ceux qui ont quelque notion des engrais & de la culture.

Ce phénomène singulier présente une foule de nouveaux points de vue. Il est probable qu'il conduira quelque esprit philosophique à la découverte du secret que la nature semble s'efforcer de dérober à nos regards, & que les cultivateurs éclairés s'empresseront à l'envi de lui arracher. Nous apprendrons peut-être à connaître quels sont les vrais principes qui contribuent à la végétation. La solution de ce problème nous mettra à même de répondre à un autre, & de dire comment on portera un terrain quelconque avec le moins de peine & de frais à son plus grand rapport possible.

Ces deux problèmes résolus augmenteront la masse des productions de la terre, donneront la nourriture à des milliers d'hommes qui en manquent, changeront la face de l'Europe cultivée, & feront époque.

Ce fut à la fin de l'année 1768 que M.

Mayer communiqua ses expériences sur le gyps , à la société économique de Berne. J'assistai à la séance , & l'on me fit l'honneur de me charger de la vérification de ces expériences ; la société voulait savoir si les effets racontés par M. Mayer , étaient dus à quelque circonstance étrangère , ou au terrain & à la matière particulière employée à Koupferzel : il était question d'apprendre si nous pouvions faire les mêmes prodiges en Suisse , que M. Mayer avait fait en Allemagne.

C'est la relation de ces expériences que j'ai l'honneur de présenter à la société ; quoique peu recommandables par leur forme , elles méritent cependant par leurs objets , de lui être offertes.

*Première Partie.* Je choisis pour mes premières expériences, un fonds nommé le *Ried*, composé de deux enclos , dont le premier & le plus petit contenait pour la plupart une terre saine , qui n'était ni argilleuse, ni graveleuse , ni humide ; il ne lui fallait qu'une bonne culture pour en tirer parti ; elle était sur-tout propre à porter du bon fourrage. J'ai acquis cet enclos à la fin de l'année 1767 ; mon prédécesseur n'avait commencé à le bonifier que les dernières années , & n'a pas eu le tems d'en faire le tour.

Le second & le plus grand enclos du *Ried* était composé d'une terre beaucoup plus

forte , argilleuse & entourée de forêts. Elle contenait , lorsque je l'acquis en 1767 , plusieurs places très-humides & quelques mares d'eau croupissante ; le propriétaire , détourné par des domaines étendus , portait son activité ailleurs : cette terre lourde ne lui produisant qu'un peu de bled qui lui coûtait encore très-cher , il la négligea presque totalement , & me la vendit à bon marché.

Dans le petit clos du Ried , j'avais trouvé un champ ensemencé de bled ; j'y fis semer au printems 1768, de la graine de treffle par-dessus le bled.

Le 28 février 1769 , je marquai sur ce champ avec des piquets , une place de quatre cent seize pas carrés , le pas compté à trois pieds de Berne ; ce qui faisait à-peu-près la douzième partie d'un arpent de cinq mille pas carrés. Je remplis une mesure de Berne ( soit un demi-pied cube ) jusqu'au bord , sans la combler , avec du gyps calciné & pulvérisé , qui me venait de Faulensée , de la baronnie de Spiez. Je fis répandre ce gyps à la main , sur les quatre cent seize pas carrés , marqués ci-dessus. L'homme qui semait , pouvait avec cette mesure de gyps traverser ce terrain deux fois , ce qui contribua à en rendre la distribution d'autant plus égale. La terre était dénuée de neige , & médiocrement sèche ; le tems était clair ; on sentait , mais faiblement , un petit vent de nord-est.

La bande qui avait été semée en treffle & avoine le 28 avril, & gypsée le 5 mai. Le treffle gypsé dans la premiere partie, quoique semé sans fumier & avec un seul labour, était visiblement plus beau que celui qui avait reçu trois labours; beaucoup de fumier & point de gyps; le treffle, parsemé de chaux dans la seconde partie humide de la bande, était égal à celui qui avait reçu du fumier; la troisieme partie, gypsée & cendrée, mais un peu humide, était plus belle que la seconde, mais pas aussi riche que la premiere.

Je fis couper en verd le treffle & l'avoine gypsés le 4 avril, de la terre forte & humide, dans un grand clos du Ried; le fourrage était inférieur à celui d'une piece plus seche & fumée qui l'avoisinait & qui n'avait point reçu de gyps.

Pendant le mois de juillet je fus obligé de faire, dans le petit clos du Ried, un aqueduc à travers une treffliere qui était dans toute sa vigueur.

Le 20 juillet après midi, dès que mon aqueduc fut fermé, je semai du treffle sur la terre fraîchement remuée; le même soir j'arrosai cette place avec un tonnelet d'urine de vache, mêlée avec de l'eau: huit jours auparavant j'avais mis dans ce mélange trois quarts de mesure de gyps calciné, & j'avais soin de le faire remuer de tems en tems, & d'écraser

## 98. JOURNAL HELVETIQUE.

le gyps, quand il voulait se durcir. L'urine eut tout le tems, par la chaleur de la saison, d'entrer en putréfaction avant que je la fisse répandre sur mon treffle.

Le 24 juillet je fus surpris de voir que ma nouvelle terre, semée depuis quatre jours, était toute verte, & que le treffle y avait déjà germé. C'était environ un seizieme d'arpent.

Le 17 juillet je fis répandre de l'urine de vache putréfiée, dans laquelle j'avais fait tremper pendant trois jours du gyps, sur une piece de treffle mêlé de fromental ou de fenace, dans le grand clos du Ried, quoique cette opération soit un peu lente.

Pour savoir quel effet le gyps pur fesait dans cette saison, je choisis dans le grand clos du Ried une treffliere que j'avais établie au printems de l'année 1768; le terrain y était si maigre, que malgré trois labours & le fumier que j'y avais mis, il voulait déjà s'éteindre; au lieu de treffle on ne voyait guere qu'un petit gramen fin qui atteignait à peine la hauteur de trois pouces.

Le 29 juillet je fis répandre du gyps sur cette treffliere, à raison de douze mesures par arpent. La terre, quoique forte, était sèche; bientôt après la pluie survint; quinze jours après (ou le 13 août) on voyoit distinctement l'effet du gyps sur ce terrain; aux places où auparavant il n'y avait plus de

treffle , on en appercevait qui était déjà de la hauteur de quatre poudes.

Le même jour je fis encore semer du gyps sur une treffliere ruinée dans le même enclos.

Le 14 août j'examinai la place à la Schofshalden , au haut de la colline qui avait été parsemée de gyps le 23 mars , autrefois stérile ; elle était alors couverte d'un treffle naturel épais , mais fort court.

Le 19 août , je fis encore répandre du gyps dans le grand clos du Ried sur une piece qui avait été enssemencée au printemps avec du treffle & de l'avoine pour fourrager , & sur une grande treffliere presque ruinée , toute en terre forte , mais seche.

Depuis le 19 août les pluies furent continues jusqu'au 6 septembre ; alors je ne vis aucun effet du gyps semé le 19 août.

D'abord après la récolte du premier foin , j'avais fait labourer dans la Schofshalden un vieux gazon en pente ; je fis charier & répandre sur cette terre labourée la terre qui se trouvait au bas du champ , je l'enlevai jusqu'à cinq pieds de profondeur sur quatre pieds de largeur ; je semai sur le champ , au commencement d'octobre , de l'épautre sans fumier.

Le 10 octobre je fis répandre dix-sept mesures de chaux éteinte à l'air , sur six mille cent quatre - vingt - huit pas quarrés de ce

champ, & tout à côté sur six cent quarante pas quarrés du même champ une demi-mesure comblée de gyps.

Toutes les expériences pendant l'année 1769 avaient été faites avec du gyps calciné.

Le 19 mars, les 12 & 13 avril 1770, je fis parsemer de gyps non calciné & bien pilé les vieilles trefflières dans le grand clos du Ried, qui n'avaient pas été gypsées l'année précédente : il y en avait encore environ huit arpens, j'y mis douze à quatorze mesures par arpent.

Depuis plusieurs années on n'avait pas eu un printems aussi froid & aussi humide ; il plut plusieurs semaines de suite : le 25 avril le vent de nord-est dissipa les nuages, & le beau tems revint.

Le 27 avril je fis semer du treffle dans un verger à la Schofshalden, qui n'avait reçu qu'un labour avant l'hiver.

Le premier mai je fis répandre vingt une mesures de gyps dans ce verger, qui contenait un arpent & trois quarts. Le même jour je fis semer du gyps dans le même enclos sur la trefflière établie l'année précédente, de treize mille huit cent huit pas quarrés. J'en fis aussi répandre dans le petit clos du Ried, de façon que je me trouvai, à l'entrée de cette campagne (y compris les pièces de l'année précédente), avoir gypsé

plus de vingt-quatre arpens, à quarante-cinq mille pieds chacun.

Le 3 mai, il tomba de gros flocons de neige,

Le 21 mai, j'examinai la treffliere dans le grand clos du Ried, qui avait été parsemée de gyps le 19 août 1769, & dont les pluies avaient retardé l'effet. Je trouvai les places les plus maigres garnies de beau treffle, qui avait plus d'un pied de hauteur : celles qu'on avait gypsées le 29 mars, le 12 & le 13 avril 1770, montraient aussi une très-belle apparence.

Le 8 juin, le tems étant favorable, je commençai à faire faucher dans le grand clos du Ried, ces mêmes trefflieres qui, l'année dernière, étaient presque ruinées. Quelque bonne opinion que j'eusse de l'effet du gyps, ma surprise égala ma satisfaction, lorsque je vis mes ouvriers travailler dans un fourrage épais qui cachait leur ceinture : c'était la plus brillante récolte de foin que j'aie vu faire dans ma vie. Quelques paysans d'alentour, qui avaient vu mes opérations, & qui s'étaient pressés de les juger & de les condamner, furent étourdis au spectacle de mon succès : il était d'autant plus frappant, que la terre qui présentait ces richesses, était une terre à bled, sur laquelle ils n'avaient vu de tout tems que peu ou point de fourrage.

Quelque grand & quelque épais que fût mon treffle, je le faisais cependant manier

comme du fourrage ordinaire: le tems étant chaud, je pus sécher & ferrer le lendemain ce que j'avais coupé le jour d'auparavant avant midi. J'entremêlai mon tas dans la grange de quelques couches minces de paille, & j'obtins un fourrage excellent & très-bien assis: j'attribue la bonté & la densité de mon tas de foin à ma récolte précoce. Si le treffle avait été plus vieux, j'aurais risqué de faire un fourrage d'une qualité inférieure, & couru le hafard d'avoir du mauvais tems.

Le 12 juin, je femai du gyps sur des raves.

Le 18 juin, je fis faucher une piece de treffle mêlé de fromental, qui avait été arrosée le 27 juillet 1769 avec de l'urine de vache, putréfiée & mêlée de gyps. Cette piece qui, joint à neuf cent vingt-quatre pas quarés de treffle gypsé le 24 avril 1769, & autant persemé de chaux le même jour, contenait deux arpens, dont l'humidité & la maigreur avaient fait entièrement manquer les deux dernières parties. Je ramassai sur ces deux arpens, malgré ces places restées en arriere, encore quatre chars de fourrage sec, dont chacun contenait tout ce que trois chevaux vigoureux pouvaient transporter. Je recueillis encore la même année sur cette piece deux chars de regain ou de second fourrage.

Parmi les pieces gypsées le 13 avril, il se

trouvait une treffliere de deux arpens , semée en bled au printems 1768 , & presque ruinée. Cependant elle se distingua des autres trefflieres gypsées , par le verd foncé & la vigueur de ses plantes. Comme cette piece avait reçu des engrais deux années de suite , ayant été en bled , ces engrais ont sans doute contribué à rendre l'effet du gyps plus complet.

Je fis voir ces prairies artificielles gypsées à un cultivateur entendu ( M. le colonel Wourstenberguer ). Dès-lors il employa le gyps avec succès , sur un beau domaine qu'il possède dans mon voisinage ; il s'en est servi aussi pour rétablir d'une maniere frappante une ancienne & mauvaise luzerniere.

Le gyps que j'avais semé le premier mai 1770 à la Schosshalden , fit aussi un excellent effet ; mais le treffle n'eut pas des tiges aussi hautes & des feuilles aussi larges qu'au Ried dans la terre forte.

Le 9 juillet , j'observai que le gyps répandu sur les raves le 12 juin , avait fait du bien ; les raves gypsées se distinguerent des autres.

Le 11 juillet , j'observai que le champ de bled , gypsé le 10 octobre 1769 , n'était pas si beau que celui qui le touchait immédiatement , sur lequel j'avais fait répandre de la chaux éteinte à l'air. Comme les expériences

que j'ai faites sur la chaux peuvent être utiles, elles feront l'objet d'un second mémoire.

J'observai aussi dans le petit clos du Ried, que la piece qui avait été gypsée le 28 février 1769, donna encore pendant tout cet été un très-beau fourrage, plus riche qu'on ne pouvait l'espérer ordinairement; mais il n'avait plus la vigueur de celui de l'année précédente.

Je réitérai cette même observation pendant le courant de l'été 1771. Toutes mes treffieres gypsées, même celles qui étaient dans le quatrième été, se soutinrent singulièrement bien, & produisirent un fourrage que je n'avais jamais osé espérer sans le gyps, dans le tems de leur plus grande vigueur; mais la hauteur du fourrage était inférieure à celle de la première année, où l'effet du gyps se montre dans toute sa force.

( *La suite au Journal prochain.* )

#### IV. *Tableau poétique du retour du soleil après une longue pluie. (\*)*

Jouis, ô mon amé! de cet instant si ardemment désiré: il va réparaître, le soleil;

(\*) On verra aisément au ton de ce petit poëme, qu'il est traduit de l'allemand; quelque négligé qu'il soit, on a cru faire plaisir en le traduisant à

déjà ses rayons se plongent dans la nue jaunissante ; la clarté commence à renaître , & le verd des campagnes est plus riant. Pere du jour , bel astre , dont la douce chaleur féconde puissamment la nature , & dont l'aimable lumière récréée nos cœurs , achève de dissiper ce voile transparent qui s'imbibe profondément de tes émanations , & au travers duquel tu répands sur la plaine une ombre lumineuse ! Parais , puissant époux de la terre fertile ! toi qui embrasses les airs , répands les brûlantes ardeurs de l'été , & dardes tes rayons bienfaisans jusques dans les entrailles de notre globe ! L'agriculteur , tremblant de voir les grains penchés tristement par l'effet du vent pluvieux qui ne cessait de courber leurs tiges bruyantes en les rasant de ses ailes humides , implore ton retour par ses vœux empreints. Le faucheur , en promenant la pierre à aiguiser sur son arme tranchante , fixe son œil inquiet sur le nuage qui s'éclaircit par degrés , & craint que tu ne puisses en triompher entièrement. Et moi , moi , qui , pendant les tristes journées où les vents mugissaient sourdement autour de la cabane solitaire qui me préservait de leur

---

tous les amateurs de la nature & de la campagne ... & sur-tout peut-être aux jeunes gens honnêtes & sensibles. ( *Note du traducteur.* )

rage, rongéais mon ame au bruit mélancolique de la pluie rapide précipitée par les vents sur le toit retentissant; moi, qui contemplais d'un œil morne les forêts, les tranquilles forêts, successivement couvertes par le nuage grisâtre, qui se traînait lentement sur les cimes des chênes altiers & des lugubres sapins; moi, qui, banni de la campagne, voyais avec douleur le voile ténébreux de l'obscurité s'étendre au loin sur la plaine & me cacher la côte opposée du lac agité; oh! par quels transports ne célébrerai-je pas ton retour! Oui, viens, répands sur le paysage uniforme & inanimé la douce variété qui donne la vie à la campagne & charme les regards égarés: rends sensible la différence des nuances de cette verdure, verse la lumière sur les moissons blanchissantes, & sur les prés que le faucheur actif couvre autour de soi de sillons verdoyans d'un foin odoriférant, qui s'empresse de céder en frémissant à la faux tranchante: éclaire la sombre surface de cette voûte ténébreuse de sapins qui couronnent ce bel amphithéâtre; que tes rayons se jouent sur la cime moins élevée des chênes, dont le verd plus tendre & plus riant semble se plaire à les réfléchir. Ah! je vois la lumière qui se renforce insensiblement; la clarté se mêle de plus en plus à l'ombre qui s'étendait sur la plaine: à mesure que l'autre se dégage

des nuages qui le couvraient , mon ame réjouie s'épanouit paisiblement aux rayons qu'il lance ; mon cœur s'ouvre au tranquille ravissement ; mon front fourcilleux s'éclaircit ; mes regards , tristement attachés sur la terre , se promènent doucement sur la vaste étendue des prairies , s'élèvent vers les cieux , percent dans l'azur foncé qui s'étend lentement entre ces nuages , & se plaisent à contempler de nouveau le brillant éclat du firmament. Mais le voilà ! . . . Je te salue , astre bienfaisant , image de mon Dieu ! Comme lui , tu répands le bonheur sur tous les êtres : ton éblouissante lumière te rend inaccessible à notre faible vue. Quel majestueux éclat tu répands autour de toi ! comme la création s'embellit à ton aspect ! Ce foin exhale un parfum plus embaumé ; le faucheur trace avec plus de joie un demi-cercle autour de soi , tandis que la jeune bergere retourne gaiement le foin avec sa fourche légère en entonnant une chanson rustique. Le chœur des oiseaux te salue par ses concerts , remplis d'une douce mélodie qui porte l'attendrissement dans l'ame sensible ; les feuilles lustrées réfléchissent ton éclat de la cime resplendissante des arbres. Autour du trône des airs , sur lequel tu t'es majestueusement assis , les nuages qui t'environnent avec pompe , sont bordés de lames d'argent. Le firmament s'argente aussi :

tout célèbre ton délicieux retour : Pombre flottante parcourt le paysage & fuit devant tes rayons. Oh ! qui ne serait touché de ce magnifique spectacle ? qui ne bénirait le grand être & ne s'égalerait en ses œuvres merveilleuses ? C'est à lui que mon ame se sent toujours attirée , élevée par la contemplation de cette belle nature. Oh ! puisse mon cœur se rendre digne de jouir de ses bienfaits , en l'en bénissant toujours avec une sainte reconnaissance ! Tours éloignées , qui me renvoyez l'éclat dont vous frappe son soleil , c'est de lui que vous parlez à mon cœur ! Lac azuré , dont l'onde se repose du souffle impétueux des vents ! tu me rappelles le majestueux silence qui regne autour de lui : c'est lui que chantent les habitans de l'air dans leurs accens rapides & variés ; car leurs concerts respirent la douce félicité dont il les abreuve. Tendre pere de tous les êtres ! toi qui prends soin de tes moindres créatures , jette au travers des vastes profondeurs de l'éther , daigne jeter un regard de vie sur un de tes enfans , qui languit loin de l'enthousiasme nécessaire à son ame véhémence. Un torrent de délices entraînerait mon existence , si toujours elle s'écoulait aisément , comme dans cet instant rapide , qui est déjà prêt à m'échapper. Mais , hélas ! après avoir savouré ses délices , dont tout mon être est profon-

dément inondé, la société des hommes insensibles n'est plus pour moi qu'une terre ingrate & stérile; à peine quelques plantes desséchées y percent de loin en loin un terrain aride, & fournissent un faible aliment à l'ame avide de sentir. Ne me blâmez point, hommes froids & glacés. Ah! si vous aviez goûté légèrement ces douces voluptés dont je me nourris, vous trouveriez insipides & morts ces plaisirs vulgaires, que vous me vantez. La comparaison, qui seule augmente ou diminue à son gré la valeur des biens dont nous jouissons, vous rendrait insupportable votre languissante félicité... Mais quelles réflexions mélancoliques se concentrent dans mon sein, au milieu d'une scène aussi délicieuse! Ainsi dans ce sombre lointain, des nuages livides, entassés les uns sur les autres, résistent au soleil, qui ne fait qu'en peindre la surface d'un pourpre lugubrement magnifique, qui rend leur aspect encore plus triste... Oui, ces doux momens ont ôté toute sa douceur à la coupe de ma vie: après avoir moissonné le plaisir extatique, je ne fais plus glaner avec joie un bonheur frêle & desséché dans ces terres ingrates, où il ne germe que par contrainte: mon cœur n'est plus assez doux pour le faire sans impatience. S'il me faut vivre dans la société, mon semblable m'y est nécessaire pour jouir; il me faut une ame naïve, vigoureuse, impétueuse, capable

de passions énergiques... où la trouver?... Ah! le génie accablé sous le faix de leurs redites éternelles, de leurs réflexions si triviales, de leurs préjugés si petits, de leurs passions si fades, de leurs minutieux détails, périrait, s'il ne se nourrissait péniblement de sa propre substance. Languissant d'inanition, il peut à peine, en concentrant toute son énergie, soulever de tems en tems le fatras croupissant de trivialités sous lequel il gémît affaibli... O Julie! oh, si ta sainte image éclatait un jour à mes yeux! oh! avec quel ardent transport mon ame s'élançant vers elle, puiserait dans ses regards le feu du génie! Je renâtrais, comme cette plaine semble renâître à l'aspect du soleil, qui maintenant seme la lumière autour de moi... Mais le soleil s'enfonce de nouveau; les vents légers étendent encore le voile des nuages devant lui: il s'enfuit avec ma félicité! Son absence fane les fleurs & attriste l'univers: un silence lugubre succède au joyeux tumulte qui annonçait le retour du roi des heures; j'entends encore une fois les sombres mugissemens du vent; l'azur des cieux disparaît, & les nuages se déploient: les couleurs se confondent: rien n'est plus riant que le paisible village, dont les simples bâtimens s'élèvent d'entre les arbres nombreux... Oh! si la société des hommes était ainsi l'asyle des paisibles amusemens, & la société do-

mestique l'est ! oui , dans les bras d'une épouse douée d'une aimable vertu , au milieu des innocentes caresses de jeunes enfans qui la suivent & lui servent de parure , on peut oublier doucement l'inclémence des airs , & l'injustice des hommes. O mille & mille fois infortuné le mortel qui fait sans cesse d'inutiles efforts pour découvrir une ame qui touche la sienne par tous les points ! moins malheureux peut-être l'homme commun , qui , ne pouvant faire un pas sans rencontrer son semblable , se plaît dans toutes les sociétés ! Mais heureux , & les plus heureux des habitans de la terre , ceux qui , liés à la fois par l'énergie mutuelle de leurs sentimens & par un lien indissoluble que forme l'amitié vertueuse & brûlante , ont une imagination vive & sensible , étayée par la réflexion & la ravissante contemplation de la nature dans ses détails ! ils se communiquent réciproquement leurs idées dans une conversation tranquille , où elles s'épurent , se perfectionnent , s'allument , & se revêtent d'images , de sentimens , & d'esprit. Ils voient s'écouler les jours sombres aussi gaîment que les jours sereins ; le voile ténébreux de l'uniformité ne couvre pas leur existence ; dans l'adversité , ils sont heureux de se consoler l'un l'autre ; leur bonheur est simple & touchant comme la nature. Ah ! pourquoi mon cœur est-il capable d'imaginer leur félicité , si

des espaces immenses doivent m'en séparer à jamais ! Dès-lors ma vue trop perçante découvrira toujours au-delà des biens qui me seront accordés , une perspective délicieuse , dont l'aspect desirable m'empêchera de goûter les plaisirs de mon état présent. Si quelquefois le ravissement pénètre jusqu'au fond de mon ame , il ne fera qu'y briller un instant , & de nouveaux nuages l'envelopperont bientôt. Je le vois , ô mon Dieu ! la source du bonheur découlait de toi , & tous les hommes pouvaient y puiser : c'est eux qui ont empoisonné ses eaux salutaires , & qui ont renoncé à ton bienfait en négligeant d'imiter ta bienfaisance. S'ils se fussent aimés , si leurs ames avaient su s'unir, ah ! la félicité eût jailli pour eux du sein même des infortunes , qui ne viennent que du dehors.

---

V. *Epigramme.*

Moult belle est votre invention  
 Messieurs les enfans d'Esculape ,  
 Crainte que tel mal ne nous hape ,  
 Nous le donner , certes le tour est bon.  
 Vive l'inoculation !  
 Sur un trait brillant je l'appuie :  
 Feu Gribouille, l'exemple est, je pense, assez beau,  
 Ne se cachait-il pas dans l'eau  
 Pour se garantir de la pluie ?

QUATRIÈME



QUATRIEME PARTIE.  
 L E  
 NOUVELLISTE SUISSE.

T U R Q U I E.

**C**onstantinople. Le bruit qui avait couru que le grand-visir demandait sa démission à cause de sa mauvaise santé, & que les Janissaires de l'armée s'étaient révoltés contre leur aga, ne s'est point confirmé. Il y a eu divers combats entre les détachemens des deux armées, & tous au désavantage des Ottomans qui, trop faibles pour résister aux Russes, sur-tout depuis que leur armée entière a passé le Danube, se sont repliés sur celle du grand-visir, où ils ont répandu la terreur. On a lieu de croire que les conférences entre les deux généraux, lesquelles ont continué, malgré les hostilités commencées, procureront le prochain rétablissement de la paix, & les ministres des cours de Vienne & de Berlin ne cessent d'y travailler avec zèle; On a reçu avis qu'un corps considérable, commandé par le reis-essendi, avait été défait par les Russes, qui s'étaient ensuite posés de manière à couper la communication

entre l'armée Ottomane , & l'importante place de Varna. Mais on se rassure par la grande supériorité des forces de l'empire , & par la bonne opinion que l'on a des généraux qui la commandent.

La flotte Russe dans l'Archipel, après avoir bombardé la capitale de l'isle de Scio, s'est formée en deux divisions, dont l'une a fait voile vers Salonique, & a brûlé quelques villages où il y avait des magasins de bled. Elle croise actuellement entre Tenedos & Imbro, à l'entrée des Dardanelles, pour empêcher le transport des vivres dans cette capitale. L'autre division ayant tenté une descente à Boudron, a été repoussée & contrainte de s'éloigner.

#### R U S S I E.

*Petersbourg.* La cour a rendu publiques deux relations détaillées des avantages remportés, tant par le comte Romanzow sur le Danube, que par le prince Dolgoroucki dans la Crimée. Le premier s'est avancé au point de pouvoir former les sièges de Silistrie & de Ruffig, tandis que divers détachemens s'opposent aux secours que le grand-visir pourroit y envoyer dans ces deux places. Le second a défait les Tartares attachés au parti de Dewlet-Guerai-Kan, & s'est emparé de la ville de Capyl. Comme l'impératrice a ordonné à ses généraux de faire les plus grands

efforts pour que cette campagne soit décisive, & que d'un autre côté le gouvernement paraît incliné à faire la paix, on espere que ce grand événement n'est pas éloigné.

Des lettres d'Oranbourg annoncent que le prince Gallitzin a dispersé plusieurs partis de rebelles, & fait prisonniers quelques-uns de leurs chefs. Cependant les précautions que l'on prend dans le palatinat de Kiow, semblent prouver que l'on craint que les Cosaques du Nieper ne se joignent à ceux du Jaick & du Volga.

L'impératrice a ordonné que, lorsqu'il vaquerait un siege épiscopal, les archevêques & les évêques s'assembleront en synode dans cette capitale, & désigneront deux sujets parmi lesquels S. M. I. nommera celui qu'elle jugera à propos, pour être ensuite sacré suivant la forme du nouveau rituel établi.

#### S U E D E.

*Stockholm.* Les fêtes auxquelles le mariage du duc de Sudermanie a donné lieu, étant terminées, S. M. se dispose à partir pour le camp formé en Scanie. Il sera commandé en chef par le comte de Liewen, maréchal & sénateur du royaume; & les deux princes freres du roi y feront le service en qualité de lieutenans-généraux. Le voyage que ce monarque se proposait de faire en Finlande, a été renvoyé à l'année prochaine.

## P O L O G N E.

*Varsovie.* Le roi a fait expédier des universaux pour la formation du tribunal de la couronne. Les diétines se sont assemblées dans les différens palatinats pour élire les députés qui doivent y siéger. Quelques-unes ont été tranquilles, & d'autres assez orageuses. C'est aux soins de S. M. & à ceux des princes de la maison Czatorinski, que la Pologne devra le rétablissement d'une cour de justice qui jugera toutes les causes, excepté celles de fait, lesquelles continueront à être portées à la délégation.

La délimitation des provinces cédées à la Russie, se fera sur les lieux même, & les commissaires de la république sont partis pour s'y rendre. Le ministre de la cour de Vienne a remis à la délégation, une carte géographique, où les limites des provinces occupées par la maison d'Autriche sont marquées, en ajoutant que leur justesse & leur conformité avec le traité de cession une fois reconnues de part & d'autre, il ne s'agira plus que de les vérifier sur le terrain, en prenant cette même carte pour règle. Le ministre de la cour de Berlin en a remis une aussi, en déclarant que la rivière de Netze ayant été cédée en entier au roi son maître; il faut que ce soit depuis son embouchure jusques à ses sources, & que ses deux rivages y soient

compris, sans quoi S. M. ne pourrait pas exercer dans toute son étendue la propriété sur une chose qui lui a été cédée en entier. Il exige que les commissaires de la république aient des instructions suffisantes pour régler ce point là.

On publie dans cette capitale, qu'un courrier dépêché par le général comte de Brannicki, a apporté à la cour l'agréable nouvelle, que l'impératrice de Russie avait déclaré qu'elle ne permettrait point que les puissances ses alliées s'avancent dans la Pologne au-delà des limites assignées par le traité de cession. C'est ce dont on attend la confirmation avec impatience.

La manière dont on continue à en user à l'égard des biens des ex-jésuites, paraît toujours fort extraordinaire. On dirait que la distribution de ces biens est l'affaire la plus importante de la Pologne, tandis que l'on ne travaille point à procurer le simple nécessaire à ceux qui les possédaient auparavant. Les maisons Czatorinski & Potocki avec un petit nombre de citoyens, sont les seuls qui n'aient pas voulu y toucher. Plusieurs de leurs effets ont été dissipés. On regrette en particulier leurs bibliothèques & les manuscrits précieux qu'elles renfermaient. La ville de Dantzic est encore dans un état de tranquillité. Le comte de Goloskin n'a point

reçu réponse aux dernières dépêches qu'il a expédiées à sa cour.

A L L E M A G N E.

*Vienne.* L'impératrice-reine desirant qu'il n'y ait plus de relation, quant au spirituel, entre les provinces de la Pologne réunies à sa couronne, & le reste du royaume, a demandé au pape de pourvoir aux moyens de les rendre absolument indépendantes de la juridiction des évêques Polonais, & S. S. a donné ordre en conséquence à ses nonces de Vienne & de Varsovie, de se concerter ensemble pour remplir les vues de cette auguste souveraineté.

On vient de recevoir par un courier, que le général comte de Bart a dépêché, l'importante nouvelle que la paix entre la Porte Ottomane & la Russie avait été signée le 21 juillet, dans le camp du général comte de Romanzow. Le courier a remis en même tems une relation des derniers avantages remportés par les Russes, & de leurs progrès relativement aux sièges de Silistrie & de Ruffig, lesquels ont accéléré ce grand événement à des conditions avantageuses pour la Russie.

L'empereur est parti le 8 de ce mois pour visiter les quatre camps que les troupes autrichiennes formeront en Stirie, en Bohême, en Moravie & en Hongrie. Ce dernier fera

composé de 34000 hommes, & commandé par le prince Albert de Saxe. Celui de Prague sera à - peu - près aussi nombreux. L'envoyé de la Porte, après avoir vu ce qu'il y a de plus curieux dans cette capitale, & obtenu son audience de congé, se dispose à retourner à Constantinople.

*Berlin.* On a publié une relation de l'affaire qui s'est passée entre les Polonais & les Bosniaques à Kompiela, endroit situé dans la province cédée à S. M. le roi de Prusse par le dernier traité. Le régimentaire Kraczewski s'étant opiniâtré à y tenir ferme avec une centaine de soldats, & ayant fait tirer sur les Bosniaques, ceux-ci se défendirent & chassèrent les Polonais de ce poste. Par où il conste que ces derniers ont été les agresseurs.

*Cleves.* L'on a reçu une copie de la lettre écrite par le général comte de Romanzow, au baron de Stakelberg, en date du 26 juillet, laquelle annonce la conclusion définitive de la paix, dont les articles ont été signés dans le camp de ce général le 21 du même mois, par les plénipotentiaires respectifs, savoir, le prince Nicolas de Repnin d'une part, & deux officiers Turcs de l'autre, & ensuite ratifiés par ce général & le grand-visir, en vertu de leurs pleins-pouvoirs respectifs. On stipule dans ce traité l'indépen-

dance des Tartares , qui désormais doivent être regardés par les parties contractantes ; comme un peuple libre. Leurs kans n'auront de devoirs à remplir vis-à-vis du grand-seigneur , que ceux que la religion leur impose en sa qualité de caliphe. On établit la navigation libre , illimitée & réciproque de tous vaisseaux marchands , dans toutes les mers , détroits , ports , rivières quelconques des pays des puissances respectives. Chaque puissance contractante sera libre de faire construire où bon lui semblera , de nouvelles forteresses dans ses états , & de réparer les anciennes. La Porte donnera désormais aux empereurs de Russie le titre de *Padyskaly* , autocrate de toutes les Russies. Elle cède dès à présent & à perpétuité à cet empire les forteresses d'Azoph, Jenikale, Kertsche & Kinburn , avec leurs appartenances , & de plus une langue de terre entre le Bog & le Niefter. La Russie restitue toutes les conquêtes faites sur l'empire Ottoman , en stipulant pour les provinces & isles qu'elle rendra , des privilèges qui les mettront à l'abri de toute oppression , &c. Tel est le prétexte d'un traité qui doit contenir 28 articles , avec le paiement d'une somme très-considérable en faveur de la Russie , à titre de remboursement des frais de la guerre. Après les signatures respectives , les ministres Turcs

prierent le comte de Romanzow de faire publier une suspension d'armes dans tous les corps détachés de son armée, & le fils de ce général partit aussi - tôt pour aller porter à la cour les articles convenus & arrêtés. La conclusion inopinée d'une paix si glorieuse pour la Russie, doit être attribuée aux savantes manœuvres du chef, aux succès de ses premières opérations, & principalement à la défaite d'un corps considérable de Turcs qui escortaient un convoi de plusieurs milliers de chariots chargés de vivres, lesquels ayant été pris & brûlés par les Russes, & la communication coupée entre l'armée du grand-visir & ses magasins, il en résultait la nécessité, ou d'en venir à une action générale, qui ne pouvait qu'être défavorable aux Turcs déjà saisis de frayeur, ou de négocier pour obtenir la paix. Il n'est pas indifférent d'observer qu'elle a été conclue le même jour que celle que le czar Pierre premier, campé avec son armée sur le Pruth, & manquant de vivres, fut contraint de faire en 1711, en cédant à la Porte ce que la Russie obtient par le présent traité. On remarque encore qu'il a été signé dans le lieu même où le brave général Weissman perdit la vie l'année dernière. Enfin, malgré la certitude d'un tel fait, on a peine à comprendre que le grand-visir & ses principaux

officiers , qu'on a toujours représentés comme joignant l'expérience aux lumières , & à qui le pays devait être parfaitement connu , se soient ainsi laissé enfermer dans des gorges de montagnes , au point d'être obligés de souscrire sans hésiter , à toutes les conditions qui leur ont été imposées par l'ennemi.

### I T A L I E.

*Rome.* Le cardinal Colonna , vicaire-général , a fait publier une déclaration concernant le nouveau séminaire Romain , dont l'ouverture se fera le 2 septembre prochain , & où les jeunes gens destinés pour l'église seront instruits selon le nouveau plan d'études adopté , & par des professeurs que S. S. a choisis. On écrit de Malte que , sur le refus fait par le grand-maître d'admettre plus de trois vaisseaux Russes à la fois dans le port , l'amiral de cette flotte avait fait une déclaration menaçante , dont on a informé les puissances voisines , & qu'en conséquence on prenait dans cette isle des mesures efficaces pour s'opposer aux entreprises des Russes.

Les troubles survenus à Palerme ont été terminés , en vertu de l'acte d'amnistie accordé par le roi des deux Siciles en faveur de tous ceux qui avaient excité une sédition dans cette ville , à la réserve de trois qui seront punis. Le marquis de Fogliani ne fera

pas rétabli dans la vice-royauté de l'isle, & il aura pour successeur le prince d'Alliano Colonna.

Il est survenu un différend entre le roi de Sardaigne & la république de Venise, fondé sur ce que celle-ci n'avait pas envoyé deux ambassadeurs à ce monarque pour le complimenter sur son avènement au trône. En conséquence de quoi S. M. Sarde a ordonné à son ministre à Venise, d'en partir sans prendre congé, & la république en a fait de même à l'égard de celui qui réside en son nom à Turin. On assure cependant que ce dernier y restera, chargé d'accommoder un différend qui ne doit pas avoir de suites fâcheuses. Les troubles continuent dans l'isle de Corse, où les bandits causent de nouveaux désordres, malgré les efforts que les troupes Françaises ne cessent de faire pour les détruire. Elles ont dévasté la pieve de Niolo, qui leur servait de retraite, & les gardes-côtes se sont emparés d'un bâtiment chargé d'armes & de munitions de guerre destinées pour eux. On en a pris plusieurs, dont les uns ont été punis de mort, & d'autres seront embarqués pour être transportés dans les colonies.

S. A. S. le duc de Modene vient de faire publier un édit qui ordonne qu'à l'avenir les seuls princes & princesses de la maison souveraine, & l'évêque de cette ville, seront en-

terrés dans les églises , établissant un cimetière public hors de la capitale à une certaine distance , & divisé selon le nombre des paroisses, dans lequel tous les morts, de quel que rang qu'ils soient, devront être inhumés, & prescrivant les précautions les plus sages pour que les cadavres ne nuisent plus à la santé des vivans.

## F R A N C E.

*Paris.* Le comte de Vergennes , nommé par le roi au ministère des affaires étrangères, est arrivé de Stockholm, & a commencé à travailler aux affaires de ce département. M. Bourgeois de Boynes a eu ordre de remettre au duc de la Vrillière le porte-feuille de la marine, & S. M. en a chargé M. Turgot, intendant de Limoges. Le catafalque du feu roi a été exécuté à S. Denis avec toute la solennité convenable. Les ducs d'Orléans & de Chartres ayant refusé d'y assister, parce que le nouveau parlement y était invité, le roi a fait dire à ces deux princes de s'absenter de la cour.

Une compagnie d'entrepreneurs Français & Espagnols, travaille, avec l'agrément de la cour de Madrid, à exploiter les mines d'or & d'argent qui se trouvent dans les montagnes des Asturies, & réussit parfaitement. S. M. a donné des lettres-patentes, portant abolition du droit d'aubaine & de traite foraine

entre la France & la principauté de Neuchâtel & Valangin, & elles ont été enregistrées au parlement.

## S U I S S E.

*Berne.* Le 24 juin dernier, la mort enleva à la république M. AMEDÉE JENNER, conseiller & ancien directeur des sels de LL. EE. Il était né en 1696, il fut fait professeur en droit en 1726, entra dans le conseil souverain en 1735, fut baillif à Cerlier en 1748, conseiller secret en 1751, & obtint la direction des sels en 1756. Son inhumation se fit le 28. Ce seigneur était très-éclairé, judicieux, bon, affable, pacifique, & d'une piété exemplaire. Il est universellement regretté. Le lendemain 29 du même mois, LL. EE. du conseil souverain procéderent à son remplacement, & après les opérations ordinaires, par les voix & par le sort, nommerent à la pluralité des suffrages M. ALBERT DE MULINEN à la dignité de conseiller secret. Ce seigneur est né en 1732, il entra dans le grand conseil en 1764, & obtint le bailliage de Laupen en 1769.

*Neuchâtel.* Nous venons de recevoir les noms des seigneurs députés qui ont assisté cette année à la dicte ordinaire de Frauenfeld, & nous croyons devoir l'insérer dans notre Journal. C'est un soin que nous prenons désormais avec autant d'exactitude qu'il nous sera possible.

## 126 JOURNAL HELVETIQUE.

*Zurich.* S. E. M. Jean Conrard HEYDEGGER, bourguemaître, & M. le colonel Henry ESCHER de Kefficon, statthalter.

*Berne.* S. E. M. Albert Frédéric D'ERLACH, seigneur de Hindelbanck, &c., ancien seigneur avoyer, & M. Jean Rodolph DAXELHOFER, trésorier du pays de Vaud.

*Lucerne.* S. E. M. Walthard Louis Leonti AMRHYN, avoyer, & M. Aloysius Maürice DE FRECKENSTEIN, membre du conseil.

*Ury.* M. Charles François MULLER, landamman, & M. Joseph Etienne JAUCH, ancien landamman.

*Schweitz.* M. le général Nazari RÉDING, de Bibberegg, landamman, & M. le colonel Aloysius WÆBER, ancien landamman & banneret.

*Underwalden, haut & bas.* M. François Leonti BOUCHER, capitaine & landamman, & M. Pierre Antoine WIRTZ, statthalter, ancien baillif.

*Zug.* M. Ambroise UHR, ancien landamman, & M. Joseph Léonti STOCKER, ancien baillif.

*Glaris.* M. Balthasar Joseph HAUSER, landamman, & M. Gaspard SCHINDLER, statthalter du pays.

*Bâle.* S. E. M. Isaac HAGUENBACH, bourguemaître, & M. Jean RICHNER, membre du conseil.

*Frybourg.* S. E. M. François Romain VERRON, avoyer, & M. Béat Augustin MULLER, de Bons, trésorier.

*Soleure.* M. Louis Joseph Benedict Urs DUGGENER, banneret, & M. Victor Balthasar WALLIER, trésorier.

*Schaffhausen.* S. E. M. David MEYER, bourguemaitre, & M. Henry KELLER, stathalter.

*Appenzell.* M. Antoine Joseph SUTTER, landamman & du conseil intérieur, & M. Gebhard ZURICHER, landamman du conseil extérieur.

*Abbé de S. Gall.* M. le chevalier François Joseph MULLER, conseiller & baillif du Toggenbourg.

*Ville de S. Gall.* M. Daniel HOGGER, bourguemaitre.

Il n'y a point en cette année de députés pour la ville de Bienne.

*Manheim.* Le 16<sup>te</sup> tirage de la loterie électorale Palatine s'est fait le 4 août en la maniere accoutumée. Les numeros qui ont été extraits de la roue de fortune, sont :

58. 29. 66. 24. 17.

F I N.

# T A B L E.

|                                                                                        |        |
|----------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.                                           |        |
| I. Voyages autour du monde, &c.                                                        | page 3 |
| II. La vie de maître Sebaltus Notanker.                                                | 28     |
| III. Invention utile.                                                                  | 33     |
| II. PARTIE. Nouvelles littéraires de l'Europe.                                         |        |
| I. Traité de l'expérience, &c.                                                         | 35     |
| II. Épître à HENRI IV, &c.                                                             | 52     |
| III. Orphée & Euridice.                                                                | 58     |
| IV. Éléments de géométrie pratique.                                                    | 62     |
| III. PARTIE. Pièces fugitives.                                                         |        |
| I. Poète converti par son expérience.                                                  | 65     |
| II. Lettre de M. PATTE, sur la préparation du nouveau mortier découvert par M. Lorioz. | 78     |
| III. Expériences faites avec le gyps.                                                  | 88     |
| IV. Tableau poétique du retour du soleil après une longue pluie.                       | 104    |
| V. Epigramme.                                                                          | 113    |
| IV. PARTIE. Le Nouvelliste Suisse.                                                     |        |
| Turquie.                                                                               | 113    |
| Russie.                                                                                | 114    |
| Suede.                                                                                 | 115    |
| Pologne.                                                                               | 116    |
| Allemagne.                                                                             | 118    |
| Italie.                                                                                | 122    |
| France.                                                                                | 124    |
| Suisse.                                                                                | 125    |









